



Centre dramatique
national
de Saint-Denis

DIRECTION
JULIE DELIQUET



Revue de presse

*La guerre n'a pas
un visage de femme*

d'après le livre de Svetlana Alexievitch
mise en scène Julie Deliquet

« Adapté du livre de Svetlana Alexievitch, le théâtre documentaire de Julie Deliquet culbute les époques pour donner la parole aux femmes qui ont fait la guerre, porte-voix de celles qui la font aujourd'hui. » Fabieene Arvers - **Les Inrockuptibles**

« Actrices excellentes, spectacle puissant, évidemment de pleine actualité. » Jean-Luc Parquet - **Le Carnard enchainé**

« Julie Deliquet signe une adaptation remarquable du premier livre de la Prix Nobel Svetlana Alexievitch La guerre n'a pas un visage de femme. Neuf comédiennes habitées se coulent dans la peau d'ex-femmes soldats soviétiques de la Seconde Guerre mondiale, délivrant un témoignage saisissant sur la folie des hommes. » Philippe Chevilly - **Les Échos**

« Chacune des comédiennes joue sa partition avec précision, l'émotion à fleur de peau. » Marie-José Sirach - **L'Humanité**

« Cette version vivante et bouleversante de l'oeuvre de la Prix Nobel de littérature fait directement référence à l'époque actuelle. » Hugues Le Tanneur - **La Vie**

« L'urgence de la dernière création de Julie Deliquet, l'extrême réussite tiennent au jeu bien sûr et à l'incomparable matière textuelle dont les actrices se saisissent comme d'une glaise. » Anne Diaktine - **Libération**

« Avec tact et habileté, à l'image de Svetlana Alexievitch écoutant ces femmes ; Julie Deliquet dirige ses actrices, leur laissant donner une impression (fausse) d'improvisation permanente, tant les complicités entre les actrices et entre elles et Deliquet, sont constantes et merveilleusement ramifiées. » Jean-Pierre Thibaudat - **Médiapart**

« Fruit d'un travail colossal, il est essentiel, dur, éprouvant et mené avec brio. » Nathalie Simon - **Le Figaro**

« ... la directrice du Théâtre Gérard-Philipe à Saint-Denis livre un de ces uppercuts salutaires dont le public ressort sonné, mais grandi. » Joëlle Gayot - **Le Monde**

« On ne voit pas le temps passer, et pour cause, une fois encore, par la grâce d'une mise en scène d'une subtilité et d'une vitalité renversantes, et la force exceptionnelle de la parole incarnée par des actrices qui ne le sont pas moins, on s'est retrouvé hors d'icelui. » Jérémie Bernède - **Midi Libre**

« un chœur de comédiennes d'un niveau éblouissant. Elles font mine parfois de bégayer, de perdre leurs mots, tant ceux-ci sont lourds à porter. Elles le font avec une dextérité phénoménale. Et enfin, pour la qualité de la direction de comédiennes de Julie Deliquet, précise, fine, d'une intelligence rare. » Amélie Blaustein-Niddam - **Cult News**

« Julie Deliquet réunit dix magnifiques comédiennes pour une adaptation éblouissante du texte de Svetlana Alexievitch sur les anciennes combattantes de la Grande Guerre patriotique. Passionnant !. » Catherine Robert - **La Terrasse**

« Ce théâtre ne cherche pas à donner de leçon. Il produit un électrochoc intime. Il nous parle au présent. Julie Deliquet signe ici un théâtre de la mémoire vivante. » Olivier Frégaville-Gratian d'Amore - **Transfuge**

« Julie Deliquet, s'empare brillamment de La guerre n'a pas un visage de femme. » Vincent Bouquet - **www.sceneweb.fr**

«...l'œuvre maintes fois adaptée de Svetlana Alexievitch trouve, grâce à Julie Deliquet, une vraie théâtralité.» Pierre Lesquelen - **Io Gazette**

« Avec La guerre n'a pas un visage de femme, adaptation bouleversante de l'ouvrage de Svetlana Alexievitch (Prix Nobel de littérature 2015), la metteuse en scène à la tête du TGP - CDN de Saint-Denis ouvre le Printemps des Comédiens avec un chœur de femmes inoubliable. » Olivier Frégaville-Gratian d'Amore - **L'Œil d'Olivier**

« (...) l'histoire oubliée de près de 800 000 femmes, incarnée parfaitement dans le rire et les larmes, avec les mots de tous les jours. » Sylvie Boursier - **Un fauteuil pour l'Orchestre**

« Impressionnant de vérité ! » Philippe du Vignal - **Théâtre du Blog**

« Julie Deliquet fait de La guerre n'a pas un visage de femme un moment fort de théâtre, porté par des comédiennes puissantes prises dans l'expérience du direct. » Peter Avondo - **Snobinart**

« Et c'est le tremblement, sismique, de l'acte de parole en train d'émerger, qui fait profondeur de sens, corps, émotion, événement théâtral. » Marie Reverdy - **Spintica**

« Un puissant chœur de femmes émouvant, articulé et charpenté sur le respect de l'intégrité de la personne, de ses engagements humanistes universels. » Veronique Hotte - **Web Théâtre**

Sommaire

PRESSE NATIONALE P 4 - 21

PRESSE SPÉCIALISÉE P 22 - 33

BLOG SPÉCIALISÉ P 34 - 43

AUTOUR DU SPECTACLE P 44 - 47



**PRESSE
NATIONALE**

La guerre n'a pas un visage de femme : le bouleversant théâtre choral de Julie Deliquet

Publié le 3 octobre 2025



© Christophe Raynaud de Lagé

Adapté du livre de Svetlana Alexievitch, le théâtre documentaire de Julie Deliquet culbute les époques pour donner la parole aux femmes qui ont fait la guerre, porte-voix de celles qui la font aujourd'hui.

« Pour un décor, c'est un décor... ! », glisse stupéfaite ma voisine à son amie, venues avec leur classe pour assister au spectacle de Julie Deliquet, *La guerre n'a pas un visage de femme*, d'après le livre de Svetlana Alexievitch, qui a reçu le prix Nobel de littérature en 2015. À l'issue de la représentation, c'est debout qu'elles applaudissent les comédiennes qui viennent de donner souffle aux paroles des soldates de l'Union soviétique - elles furent un million à rejoindre les rangs de l'armée - qui ont combattu les nazis en 1941. Sur le plateau, les pièces d'un appartement communautaire semblent sorties tout droit d'un musée. La reconstitution est minutieuse, et l'accumulation des meubles, valises, cordes à linge, cuisinières noircies par la vapeur, papier peint défraîchi, oscille entre deux options contradictoires : remettre ces femmes dans leur environnement domestique « naturel », ce que chacun de leurs mots viendra démentir ; et installer un espace collectif où l'organisation du quotidien, comme la prise de parole, est choral.

« C'EST APRÈS LA GUERRE QU'ON DEVIENT FOU »

Svetlana Alexievitch a écrit ce premier livre à l'issue de ses études et à partir de témoignages recueillis dans les années 1970. Il est paru au temps où la perestroïka voulue par Gorbatchev le permettait. Aujourd'hui, Julie Deliquet l'adapte, avec Julie André et Florence Seyros. Une recomposition autour des dix figures centrales du livre, dont chaque monologue ouvre sur des dialogues quand ces femmes se retrouvent trente ans plus tard pour évoquer leurs souvenirs de la grande guerre patriotique et le silence de tombe qui a suivi. Une partition qui s'invente chaque soir à partir d'un dispositif de fragments textuels qui s'agencent autour de thèmes et de questions. Elles furent brancardières, tireuses d'élite, pilotes, agentes de renseignement et leur vie a basculé en un instant. Mères, elles ont confié leur enfant avant de s'enrôler.

Adolescentes, elles ont cru avoir pris une balle quand elles ont eu leurs premières règles. Aucun sujet n'est tabou : la haine, l'ébranlement de la raison, la solidarité, le viol comme arme de guerre, les "épouses de guerriers". Et l'impensable que seul·es connaissent celle.ux qui ont vécu la guerre : *"Quand on se dissocie, on ne ressent plus rien de l'horreur. C'est après la guerre qu'on devient fou."* Et que démarre alors leur deuxième guerre : non reconnues, réduites au silence, objets de mépris et de rejet, leur destin a les contours d'un piège : *« À la victoire, on est passées de la peur de la mort à la peur de la vie. »*

LA POÉSIE QUI S'IMPOSE UNE LUEUR D'ESPOIR ?

La poésie, qui s'impose *« lorsque nos mots à nous ne suffisaient pas »* et se partage à la veille d'une exécution. Ce dont témoigne aujourd'hui Yaryna Chornohuz, poétesse et soldate ukrainienne, dans son recueil *C'est ainsi que nous demeurons libres*.

Fabieene Arvers

La guerre n'a pas un visage de femme

Publié le 2 octobre 2025

« La Terre a déjà connu plus de trois mille guerres », remarque un jour Svetlana Alexievitch. Des milliers de livres les ont racontées, tous ou presque écrits par des hommes racontant des histoires d'hommes. La guerre n'est-elle qu'une affaire d'hommes ?

Tombant, dans un journal, sur le témoignage d'une femme relatant comment elle a combattu les soldats nazis pendant la Seconde Guerre mondiale, elle a l'idée d'en interroger d'autres, passe une annonce, reçoit des réponses par centaines, parcourt l'URSS à leur rencontre, recueille les témoignages de 500 d'entre elles, passant des journées entières avec elles : « *Nous nous sommes tués durant si longtemps... voilà quarante ans que nous nous taisons...* » On estime que 1 million de femmes ont servi dans l'armée soviétique. Elle a alors 25 ans, elles autour de 50 ; son enquête se déroule dans les années 1970-1980. Aujourd'hui, dans la Russie de Poutine, parler serait impossible, dit Svetlana Alexievitch : la peur et le danger sont revenus, les gens se taisent de nouveau. Prix Nobel 2015, elle vit en exil à Berlin.

Sur scène, un vaste appartement communautaire à la moscovite, avec vieille gazinière, linge qui pend, bric-à-brac de vaisselle et d'ustensiles de cuisine. Et neuf femmes assises qui nous font face. Une autre, plus jeune, incarne Svetlana, qui leur pose une question, puis écoute et note. Julie Deliquet a voulu capter ce moment où la parole se libère enfin, où apparaissent le plaisir et la force de cette délivrance. Durant deux heures et demie, les femmes parlent. Vite. Racontent. Dans le désordre, la spontanéité, l'urgence : c'est un jaillissement, un chant polyphonique. L'une a été brancardière, les autres pilote d'avion, tireuse d'élite, médecin... Elles ont tant tué, parfois massacré : « *On les crevait comme des porcs, avec des baguettes de fusil.* » Elles ont vu tant d'atrocités, et ont aimé aussi, connu la honte et la compassion, la peur et la rage, et l'indicible...

Et, quand elles sont rentrées chez elles, on les a traitées de « putes à soldats ».

Actrices excellentes, spectacle puissant, évidemment de pleine actualité. Seul bémol : ce penchant à surligner l'urgence de dire, mots qui se bousculent trop, langue qui bute trop souvent. Passons.

Car l'important n'est pas là. Ce n'est pas une histoire de la guerre qu'elles retracent, mais une « histoire des sentiments », comme dit l'écrivaine, qu'elles révèlent. Et plus vient la parole, plus ces femmes s'animent, se lèvent et se libèrent : « *Nous sommes des gens de communauté* », écrit Svetlana Alexievitch, « *nous mettons tout en commun : et le bonheur et les larmes* ». Quelle belle définition du théâtre !

Jean-Luc Parquet

La guerre réécrite au féminin au Théâtre Gérard Philipe

Publié le 29 septembre 2025



La troupe de comédiennes (Julie André, Astrid Bayiha, Evelyne Didi, Marina Keltchewsky, Odja Llorca, Marie Payen, Amandine Pudlo, Agnès Ramy, Blanche Ripoché, Hélène Viviès), donne vie à ces mémoires de guerre et de jeunesse, à partir de neuf de ces voix. (©Christophe Raynaud de Lage)

Au TGP de Saint-Denis, Julie Deliquet signe une adaptation remarquable du premier livre de la Prix Nobel Svetlana Alexievitch *La guerre n'a pas un visage de femme*. Neuf comédiennes habitées se coulent dans la peau d'ex-femmes soldats soviétiques de la Seconde Guerre mondiale, délivrant un témoignage saisissant sur la folie des hommes. Un grand spectacle documentaire.

La directrice du Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis, Julie Deliquet, nous offre une des expériences théâtrales les plus intenses et troublantes de cette rentrée. Adapté du formidable livre de témoignages de Svetlana Alexievitch, son spectacle est pareillement titré : *La guerre n'a pas un visage de femme*.

En deux heures trente chrono, dix comédiennes, habitées par leurs personnages jusqu'au vertige, vont nous démontrer le contraire. Avec une vérité confondante, elles incarnent neuf ex-soldates et résistantes soviétiques de la Seconde Guerre mondiale, répondant aux questions d'une écrivaine journaliste, double de la Prix Nobel de littérature biélorusse.

Dès l'entrée en jeu de l'intervieweuse, le théâtre se dissout dans le réel et les neuf femmes assises en rang d'oignon à l'avant-scène du TGP donnent l'impression de sortir d'un livre d'histoire. Une histoire écrite pour la première fois au féminin. Evoluant dans le décor symbolique d'un appartement communautaire, nos guerrières se bousculent pour porter haut et fort la parole du million de femmes invisibilisées qui ont participé à la guerre contre les nazis.

Les questions sont frontales. Les ex-soldates évoquent « l'élan » qui les a poussées à s'engager, « la haine » qui les animait contre l'occupant, les missions à haut risque menées à l'égale des hommes, la solidarité qui les unissait. Rien n'était prévu pour elles, ni les uniformes ni les protections hygiéniques... A leur charge de se débrouiller et de se former sur le tas.

PAROLE LIBÉRÉE

Ces femmes sont des filles de la révolution, mais elles ne sont pas dupes des erreurs et crimes de Staline, notamment ses exactions à l'égard des habitants des territoires occupés après la victoire. Plus le spectacle avance, plus la parole se libère - sur les traumatismes de l'après-guerre, sur l'amertume d'être considérées non comme des héroïnes mais comme de mauvaises mères ou comme des « putes à soldats ». À la fin, il est question aussi de l'horreur des viols, commis dans les deux camps, par des hommes transformés en bêtes.

On s'émeut, on frissonne, on rit aussi. Saisi par leur témoignage, on en oublierait presque le travail colossal fourni en amont par la directrice du TGP et son équipe. Un travail d'adaptation subtil pour donner chair à ces figures de femmes emblématiques ; un travail de plateau et d'impro pour permettre aux interprètes de s'approprier leurs personnages et faciliter leur interaction. L'ordre des répliques n'est pas figé et, chaque soir, ce sont les comédiennes qui mènent le bal en orientant la conversation. D'où ce jeu d'un naturel inouï.

À la fin du spectacle, ce n'est pas seulement le rôle crucial des femmes dans la victoire contre les nazis qui est révélé. À travers leur regard lucide, s'exprime avec une clarté nouvelle toute la barbarie de la guerre. La paix, c'est sûr, aura toujours un visage de femme.

Philippe Chevilley



***La guerre n'a pas un visage de femme* de Julie Deliquet : les héroïnes de l'ombre**

Publié le 28 septembre 2025



La directrice du Théâtre Gérard-Philipe et metteuse en scène Julie Deliquet a adapté le livre de Svetlana Alexievitch : un travail de démontage-montage colossal qui réunit sur le plateau dix actrices vont former un chœur, un oratorio au féminin. © Christophe Raynaud de Lage

Julie Deliquet adapte *La guerre n'a pas un visage de femme*, de Svetlana Alexievitch, prix Nobel de littérature. Témoignages précieux de femmes qui, toutes jeunes, s'étaient engagées pour combattre le nazisme.

La guerre n'a pas un visage de femme paraît en 1984, dans la revue Octobre. Pendant une petite dizaine d'années, entre 1975 et 1983, Svetlana Alexievitch a parcouru l'Union soviétique pour collecter les témoignages de femmes engagées dans la « guerre patriotique », celle qui fit plus de 20 millions de morts en Union soviétique contre le nazisme. Elle rencontre des centaines de femmes, recueille précieusement leur parole qu'elle consigne.

Beaucoup d'entre elles étaient des gamines à peine sorties de l'adolescence quand elles se sont engagées dans l'Armée rouge pour combattre le fascisme. Elles vont occuper tous les postes, brancardières, infirmières, conductrices de tank, aviatrices, tireuses d'élite...

Dans des habits militaires beaucoup trop grands pour elles, elles vont faire preuve d'un courage incroyable. Mais la guerre finie, la victoire célébrée, elles vont se taire, rester dans l'ombre, invisibilisées par un récit historique écrit par et pour les hommes.

Svetlana Alexievitch a tout juste 30 ans quand elle rencontre ses interlocutrices, qui ont alors la cinquantaine. Elle parvient à établir une relation de confiance, peut-être parce qu'elle est une jeune femme, peut-être parce qu'elle est la première à s'intéresser à elles, ou les deux. Trente ans ont passé depuis la fin de la guerre et leur mémoire est intacte, leur parole d'une grande liberté.

Elles se confient et racontent sans filtre les déflagrations intimes provoquées par la guerre : la peur qui vous tenaille, la douleur, l'euphorie, la mort partout, à chaque instant, à chaque pas, l'odeur putride des cadavres en décomposition, l'absence de règles, l'angoisse de se faire violer y compris par leurs camarades, la honte parfois de gestes de survie qu'elles sont incapables d'expliquer, les corps traversés de tremblements à l'heure de tirer, de tuer, leur sens de la débrouille, la solidarité et la sororité, cette « fraternité » qu'elles conjuguent au féminin sans le savoir.

LA PAROLE DES HÉROÏNES DE L'OMBRE SE LIBÈRE

Elles écrivent un autre récit, un récit intime, incroyablement vivant, le récit d'une guerre terrible vécue par des jeunes filles qui ne regrettent rien et qui ne sont dupes de rien. Communistes de cœur et d'esprit, elles se sont battues contre le fascisme.

Le livre de Svetlana Alexievitch a été publié, malgré des coups de ciseaux imposés par la censure, et connaît immédiatement un succès retentissant en URSS. On est en pleine perestroïka et la parole se libère. Gorbatchev saluera cet ouvrage et rendra hommage à ces héroïnes de l'ombre. En témoignant à cœur ouvert, elles ignoraient qu'elles accomplissaient là un travail mémoriel précieux.

La directrice du TGP (Théâtre Gérard-Philipe) et metteuse en scène Julie Deliquet a adapté le livre de Svetlana Alexievitch : un travail de démontage-montage colossal qui réunit sur le plateau dix actrices. Dans un décor à l'identique jusqu'au moindre détail de ces appartements collectifs où s'entassaient des familles entières dans l'après-guerre, elles vont former un chœur, un oratorio au féminin.

Chacune des comédiennes joue sa partition avec précision, l'émotion à fleur de peau. Peu à peu, les confessions se métamorphosent en échanges vifs qui débordent. Les repères historiques se télescopent, l'Ukraine, la Russie, la grande famine sous Staline et la guerre de Poutine.

Marie-José Sirach

La guerre n'a pas un visage de femme, sororité perdue

Publié le 26 septembre 2025



©Christophe Raynaud de Lage

Julie Deliquet propose à Saint-Denis une lecture sans complaisance du texte de Svetlana Alexievitch.

Rafales de mitraillettes, chairs déchiquetées, craquement des os, odeur du sang : lorsque le théâtre adopte le visage de la guerre, il n'a besoin ni d'images ni de sons. Juste des mots assez puissants pour que le cauchemar prenne corps. Julie Deliquet marque les esprits avec un spectacle sans complaisance. Créé en juin au Printemps des comédiens, à Montpellier et repris au Théâtre Gérard Philipe à Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), il s'inscrit dans la droite ligne de son lien esthétique et éthique au théâtre. En adaptant et en mettant en scène *La guerre n'a pas un visage de femme*, de Svetlana Alexievitch (Presses de la Renaissance, 2004), la directrice du Théâtre Gérard-Philipe à Saint-Denis livre un upercut salutaire.

Publié en 1985, ce recueil de témoignages est le fruit de sept années d'entretiens menés par la romancière biélorusse. Lauréate du prix Nobel de littérature 2015 pour l'ensemble de son « œuvre polyphonique, mémorial de la souffrance et du courage à notre époque », elle a, dès 1975, tendu son micro aux femmes russes parties combattre l'ennemi nazi lors de la seconde guerre mondiale.

La mise en scène de Julie Deliquet métamorphose un silence historique en un présent à l'état pur dont la brutalité n'est jamais esquivée. Deux heures trente de mots qui galopent d'une actrice à une autre. Elles sont neuf sur le plateau qui répondent aux questions de la romancière (interprétée par Blanche Ripoché). Toutes sont exceptionnelles. Julie André, Astrid Bayiha, Évelyne Didi, Marina Keltchewsky, Odja Llorca, Marie Payen, Amandine Pudlo, Agnès Ramy et Hélène Viviers ne cessent de « rebondir » les unes sur les autres dans une partition croisée et alerte où l'improvisation est réglée à la virgule près. Ne pas montrer qu'on joue est un exercice de haute voltige. Dire les phrases pensées au moment même de leur profération : la technique seule n'explique pas ce tour de force ; il faut aussi que les curseurs de l'entente et de l'écoute soient à leur maximum. C'est peu dire que l'alchimie sororale fonctionne.

En 1941, ces Russes avaient 13, 16 ou 20 ans. Elles étaient tireuses d'élite, brancardières, infirmières ou agentes de renseignements. Elles ont traversé quatre ans d'un carnage pour être, à leur retour, traitées de « putes à soldats ». Pourtant, elles ont assumé plus que leur part dans

la défense de leur pays. Les corps amputés, les enfants massacrés, les tortures subies, le froid, la faim, la saleté, rien ne leur a été épargné. « *Nous portions sur nos dos la masse d'hommes blessés ou morts qui faisaient trois ou quatre fois notre poids* », raconte l'une d'elles. « L'idéal était plus fort que l'instinct maternel », témoigne une suivante. « *Les fascistes, on les a crevés comme des cochons* », se rappelle une dernière.



QUOTIDIEN PRÉCAIRE ET FAMILIER

Pour parvenir à faire vivre dans l'espace-temps clos du théâtre un tel matériau, Julie Deliquet a réalisé un fabuleux travail de recomposition du texte original. Elle agrège, entrelace, redistribue les multiples récits jusqu'à former une pièce homogène. Sa restitution est un singulier concentré de vie collective qui germe à même les souvenirs des charniers. L'oralité des propos se déplie pour accéder à la théâtralité. La foule anonyme de ces femmes s'incarne dans des corps, des voix, des coiffures, des costumes, des personnalités et des tempéraments. D'abord assises en rang, face au public, sur des chaises ou des tabourets, les comédiennes se redressent une à une pour finir (quel symbole) debout sur leurs jambes.

C'est dans une scénographie de capharnaüm assumé que s'accomplit cette bascule vers la verticalité reconquise : un appartement communautaire russe écartelé et surchargé d'accessoires. Dans les pièces, un fatras d'objets. Ces traces d'un quotidien précaire et familial sont une toile de fond dont jouent à peine les actrices. Seule la lumière qui décroît (scène et salle sont éclairées plein feu au début) signe l'entrée du plateau dans la nuit, le temps qui passe, l'obscurité qui s'étend, le pas à pas des témoignages qui, eux aussi, s'enfoncent vers les ténèbres.

À la fin de la représentation, une fois l'héroïsme purgé et le patriotisme soldé, une fois exhalés les cris de haine et clamées les preuves du courage, arrive le plus difficile à nommer car relevant de l'intime absolu : être une femme sur un front de guerre. C'est au moment de parler des cycles menstruels perturbés, de la honte ressentie parce que le corps trahit, enfin et surtout, de la peur d'être violée, que la parole semble frappée de pudeur. Et parce que cette pudeur a survécu aux champs de bataille, on comprend que la guerre n'a vraiment pas un visage de femme.

Joëlle Gayot

Femmes en guerre de l'Union soviétique

Publié le 28 août 2025



©Christophe Raynaud de Lagé

La metteuse en scène Julie Deliquet transpose sur les planches *La guerre n'a pas un visage de femme*, de Svetlana Alexievitch. Située dans la Russie des années 1970, cette version vivante et bouleversante de l'oeuvre de la Prix Nobel de littérature fait directement référence à l'époque actuelle.

Le décor où dominent les tons bleus et rouges reproduit l'atmosphère étouffante et quelque peu encombrée d'un appartement communautaire russe dans les années 1970. C'est dans cette promiscuité où toute vérité n'est pas forcément bonne à dire, au sein d'une société où la délation est monnaie courante, que Julie Deliquet donne à entendre les témoignages de plusieurs femmes. Leur parole, longtemps refoulée, se libère soudainement dans ce qui ressemble à un formidable phénomène d'émulation et de contamination. Chacune expose ce qu'elle a sur le cœur – en l'occurrence le souvenir douloureux de ce qu'elle a vécu ou fait pendant la Seconde Guerre mondiale. Ce surgissement inattendu d'un trop-plein enfoui au plus profond de la mémoire correspond, dans l'URSS de l'époque, à une véritable transgression. En parlant ainsi, les héroïnes mises en scène par Julie Deliquet dans cette transposition théâtrale du livre de Svetlana Alexievitch *La guerre n'a pas un visage de femme* brisent un tabou. Car, pour le régime, la guerre est non seulement une affaire d'hommes, où les femmes n'auraient joué aucun rôle, mais elle est aussi constituée, avant tout, de faits héroïques.

Or, tout n'est pas glorieux dans le quotidien de la guerre, comme le rappellent ces femmes qui encore adolescentes ont activement participé à la défense de leur pays. Exerçant diverses fonctions, de bran- cardière à tireuse d'élite, agente de transmission, pilote de chasse ou conductrice de chars lourds, elles ont risqué leur vie. Elles ont subi des viols et autres tortures, souffert du froid, de la faim, de l'insalubrité. Ce qu'elles racontent met souvent mal à l'aise. Si ces femmes ont choisi de s'exprimer, c'est grâce à la présence de Svetlana, interprétée par la comédienne Blanche Ripoché. Celle qui se présente comme journaliste et écrivaine rédige un livre sur la guerre telle que faite et vécue par les femmes. Ses mots opèrent comme un déclencheur, comme si, 30 ans après, ces femmes qui avaient tiré un trait sur leur passé retrouvaient d'un coup la parole.

SORTIR DU SILENCE

Alors il y a comme un besoin irrésistible de dire. Telle est l'une des forces de ce spectacle, où un témoignage en suscite un autre ; mais pas de façon concertée, au contraire. Car chaque actrice, Julie André, Astrid Bayiha, Évelyne Didi, Marina Keltchewsky, Odja Llorca, Marie Payen, Amandine Pudlo, Agnès Ramy et Hélène Viviès, a la possibilité d'intervenir quand elle le souhaite ; sitôt qu'une de ses partenaires a fini de s'exprimer – sachant que chacune joue plusieurs femmes. Il en résulte, entre tension et émotion, le sentiment de se trouver au cœur vibrant de cet échange entre des protagonistes qui reprennent, non sans difficultés ni larmes, possession d'elles-mêmes et de leur histoire ; même si cela doit se faire à travers le mouvement contrarié de récits souvent perturbants qui s'entrechoquent.

De ce livre publié en 1985 et décrit par Svetlana Alexievitch comme un « roman de voix », Julie Deliquet n'a pas voulu faire une adaptation. Elle a plutôt cherché à restituer sur scène de façon concentrée ce à quoi pourrait ressembler une journée d'enquête.

« Le livre comporte 400 pages. Il est le fruit de sept ans d'enquête. Ce n'est pas une œuvre documentaire, c'est une œuvre de littérature. En parlant avec Svetlana Alexievitch, j'ai compris que la dimension du temps passé à écouter l'autre est essentielle à son travail. C'est cette expérience du temps et de l'écoute que j'ai voulu mettre en scène en y ajoutant la dimension du collectif, en présentant plusieurs femmes sur le plateau et en instaurant une relation entre elles. Il s'agissait alors de créer les conditions qui permettent à ces femmes de dire ce qui n'a jamais été dit, avec la difficulté que représente le fait de sortir du silence. »

Pour restituer au plus près la vérité de ce qui a lieu entre ces femmes, Julie Deliquet donne à voir le moment précis où la parole jaillit avec des temps morts, des hésitations, des accidents. *« Ce n'est pas de la fiction, donc j'ai voulu garder une dimension aléatoire où l'on ne sait jamais ce qui va se passer. C'est l'instant présent qui décide. Les actrices ne savent pas d'avance quand elles doivent prendre la parole. Cela les oblige à improviser, à prendre des décisions sur le moment qui créent des chocs ou des accidents. C'est de là que naît la vérité du spectacle, qui est comme une ode à la différence. Parce que ces femmes n'ont pas d'intimité, elles subissent le fait d'être ensemble. Mais c'est du sein de ce rapport collectif qu'elles rompent le silence dans un travail démocratique qu'elles n'auraient pu mener sans y être entraînées les unes par les autres. Elles ne racontent pas des histoires, c'est quelque chose qui jaillit d'elles presque à leur corps défendant. Et par là elles renaissent à elles-mêmes. »*

UNE VIOLENCE INOUIË

Il faut préciser ici que ce qu'elles ont à dire est dur à entendre. On comprend d'autant mieux l'émotion qui parfois les submerge. On pense aussi fortement aux guerres d'aujourd'hui, en Ukraine ou à Gaza, entre autres. Julie Deliquet : *« Face à nous, par exemple, il y a celle qui redevient la gamine de 15 ou 16 ans qu'elle était 30 ans plus tôt, une arme à la main, confrontée à l'horreur la plus totale. L'enfance de ces femmes, qui approchent la cinquantaine dans le spectacle, a été violée, insultée. Elles ont subi une violence inouïe alors que c'étaient des héroïnes. On aurait dû les protéger, les féliciter ; au lieu de ça elles ont été bafouées. Il est étonnant de voir comment certaines sont conditionnées par le discours officiel du régime soviétique. Or, ce que montre l'œuvre de Svetlana Alexievitch, c'est à quel point depuis les années 2000 ce discours a été réactivé par Vladimir Poutine. Sans l'invasion de l'Ukraine par les troupes russes, je n'aurais sans doute pas mis en scène ce spectacle. »*

Dans la préface de 2003 à *La guerre n'a pas un visage de femme*, Svetlana Alexievitch écrit : *« Les documents ne meurent pas, ne restent pas figés une fois pour toutes sous une forme donnée, dans les mêmes termes, ils bougent. »* Cette remarque, Julie Deliquet pourrait la reprendre à son compte tant son travail de metteuse en scène est un exemple de la façon dont les documents du passé parviennent à nous parler un langage toujours nouveau. Ainsi, avec des spectacles comme *Huit heures ne font pas un jour*, adapté de la série télévisée de Rainer Werner Fassbinder diffusée dans les années 1970 en Allemagne, ou *Welfare*, d'après le documentaire de Frederick Wiseman sur un service d'urgences hospitalières à New York, toujours dans les années 1970, et aujourd'hui avec *La guerre n'a pas un visage de femme*, qui se situe à la même époque, elle met en perspective notre présent à la lumière d'un passé qui semble à la fois étrangement lointain et proche.

UNE FAÇON DE PARLER D'AUJOURD'HUI



« Je suis née en 1980. Monter ces spectacles qui se déroulent tous au milieu des années 1970 est pour moi une façon de m'interroger sur la façon dont une génération peut s'exprimer à travers une autre, mais aussi de pouvoir parler de l'héritage de notre monde sans aborder directement l'époque où nous vivons. L'utopie sociale chez Fassbinder, alors qu'aujourd'hui le fossé entre riches et pauvres ne cesse de se creuser ; le problème des urgences hospitalières chez Wiseman et ses échos dans la société actuelle ; la question de la mémoire pour Svetlana Alexievitch. À chaque fois, c'est une façon de parler d'aujourd'hui en prenant une certaine distance. Je crois beaucoup à ça. Le fait que Robert Badinter ait insisté auprès de François Mitterrand pour que soit filmé le procès de Klaus Barbie, par exemple, est quelque chose de très important pour moi. Mon intérêt pour les années 1970 est très lié à ce besoin de revenir sur la génération qui nous a précédés, parce que c'est de là que nous venons. Interroger ce passé, c'est aussi mieux comprendre ce qui nous arrive aujourd'hui. »

HUGUES LE TANNEUR

La guerre n'a pas un visage de femme : larmes rouges

Publié le 1^{er} juin 2025



©Christophe Raynaud de Lage

Les viols, les combats, puis l'invisibilisation dans l'histoire officielle... Les engagées volontaires soviétiques de la Seconde Guerre mondiale sortent de l'ombre au Printemps des comédiens à Montpellier, dans une mise en scène de Julie Deliquet où les non-dits deviennent criants. Un spectacle vibrant qui résonne avec l'actualité ukrainienne

Elles sont neuf ou plutôt dix avec Svetlana Alexievitch (Blanche Ripoché), journaliste inconnue lorsqu'elle entame ce qui sera son premier livre polyphonique qui interroge la guerre vécue par les femmes, ces millions d'enrôlées volontaires à des postes très différents pour défendre « l'a mère Patrie », et dont le point de vue n'avait alors jamais été écouté, comme si, une fois la paix établie, elles n'existaient plus. La jeune Svetlana Alexievitch, née en 1948, recueille tous les détails omis lorsque la guerre est narrée par les hommes, en général sous l'angle de l'héroïsme et de la victoire. À sa sortie en 1985, son livre fit scandale avant de devenir un best-seller quand Gorbatchev en fit l'éloge dans un discours.

Elles sont donc neuf ou plutôt dix, dans un appartement communautaire du temps de l'Union soviétique et le public qui les regarde s'installer, apporter des chaises, ne peut s'empêcher d'inventorier toutes les louches (de différents rouges) dans la cuisine, les égouttoirs, les bouilloires, la gazinière, les malles qui s'entassent en haut des armoires, les caisses, les lits repliés, les petites sculptures de chevaux, les prises électriques, le piano. Le regard entre dans la chambre à l'arrière-fond, pour détailler les dessus-de-lit et se rapproche des lignes de linge qui pendent sur les fils à sécher.

SOUVENIRS QUI SORTENT EN RAFALES

Cet œil qui voyage dans l'appartement à la manière d'une caméra virevoltante grâce à la fascinante scénographie de Zoé Pautet et Julie Deliquet, on le gardera tout le long de la représentation tandis qu'au premier plan, les très différentes femmes prennent la parole, assises, puis debout, quand l'émotion les submerge, que leur corps ne tient plus en place, mû par les mots et souvenirs qui sortent en rafales. Svetlana, elle, est de côté. Elle prend des notes. La restitution théâtrale engendre la vie, provoque l'instant présent, et si chacune des actrices incarne bien une partition, ni les gestes, ni les places, ni même leurs propos ne sont

fixés d'une représentation à l'autre. Evelyne Didi joue celle qui se voit comme appartenant à une espèce disparue, un « mammoth » qui ne peut renoncer totalement à son idéal et croyance au stalinisme (elle parle des « erreurs » de Staline), elle est en partie silencieuse, observante.

Le sera-t-elle tout autant les représentations prochaines ? Il faut retourner voir ce spectacle. L'urgence de la dernière création de Julie Deliquet, l'extrême réussite tiennent au jeu bien sûr et à l'incomparable matière textuelle dont les actrices se saisissent comme d'une glaise. Se remémorant la Seconde Guerre mondiale, c'est bien d'aujourd'hui dont il est question, et en particulier de l'Ukraine, par la voix de Tamara, sergent de la garde et brancardière (Marina Keltchewsky). Rien de muséifié dans ces différentes prises de paroles, où elles discutent, se contredisent, s'étouffent, et exigent de leur cadette rieuse aux longs cheveux, journaliste : « Notez, c'est très important. » Ou inversement : « Mais vous n'allez pas écrire ça, tout de même ? C'est sale, petit, réducteur. » Ce qui est sale ou petit, ce qui doit demeurer non dit, selon l'une d'elles (Agnès Ramy), et les autres ne sont pas d'accord, c'est le sang des règles, comment il s'écoulait, taches rouges dans la neige et maintenant raide et droit leur unique pantalon. Et le malaise profond, pour ne pas dire honte, qui a pu faire mourir quatre d'entre elles qui ont choisi, pendant un bombardement, de se précipiter dans un lac pour se rincer, plutôt que de se mettre à l'abri. Le corps féminin, objet d'embarras et de honte, même en temps de guerre ? Surtout en temps de guerre. Durant ces deux heures et demie, elles creusent au plus intime, évoque les avortements clandestins, interdits sous Staline alors que l'IVG était autorisée durant les premières décennies après la révolution apprend-on - la précision, absente du récit de Svetlana Alexievitch, est nécessaire pour le public français, tenu en haleine par le flot de paroles, l'envie de tout retenir, et l'illusion produite par l'art de Julie Deliquet que les mots ne se répéteront plus, qu'ils sont énoncés pour la seule et unique fois.

UNE ŒUVRE EN TRAIN D'ÊTRE FORGÉE

Entre tous les détails omis, jamais narrés, non pas par oubli, mais par négation de l'autre, il y a le viol comme arme de guerre. Le viol, un détail ? Ni pour celles qui le subissent, et leurs voix se mêlent dans la cavalcade des récits, tandis qu'une spectatrice, prise d'un malaise, doit être évacuée, ni sans doute pour tous ceux qui le commettent, car la pièce retient le témoignage d'un homme qui après-guerre ne comprend plus comment il a pu se laisser entraîner par une dizaine d'autres à cette barbarie sur une fillette de douze ans. Ces violences sexuelles, elles n'en parlent pas tout de suite, n'ont pas les bons mots, laissent entendre, alors qu'elles disent le choc du premier homme qu'elles ont tué et leur désir absolu de combattre.

On peut parler de *La guerre n'a pas un visage de femme*, dernière création de Julie Deliquet, présentée en ouverture du Printemps des comédiens à Montpellier qui la coproduit, de manière plus frontale : c'est le meilleur spectacle de Julie Deliquet depuis *Vania*, celui qui s'accorde le mieux avec sa manière si spécifique de procéder non seulement en raison de son matériel, mais parce qu'il montre un processus, une œuvre en train d'être forgée. Dans son récit, Svetlana Alexievitch s'interroge : « *Le magnétophone enregistre les mots, reproduit l'intonation. Les silences. Les sanglots et les moments de désarroi. Mais comment enregistrer aussi les yeux, les mains... Leur vie durant la conversation, leur vie propre. Indépendante.* » Cette vie propre que l'enregistrement échoue à capter, c'est bien celle à laquelle donnent naissance les dix interprètes, toutes excellentes. Citons celles qui ne l'ont pas été: Astrid Bayiha, Odja Llorca, Marie Payen, Amandine Pudlo, Julie André, Hélène Viviès.

Anne Diaktine

La guerre, côté femmes

Publié le 31 mai 2025



©Christophe Raynaud de Lage

En ouverture du Printemps des comédiens, avant le TGP et une longue tournée, Julie Deliquet adapte à la scène *La guerre n'a pas un visage de femme* de Svetlana Alexievitch, récit qui tresse des dizaines de témoignages de femmes soviétiques autour de la guerre 39-45. En scène, dix formidables actrices dans un décor d'appartement communautaire. Une traversée intense, subtile et admirable.

Quand, au milieu des années 80, parut *La guerre n'a pas un visage de femme*, Svetlana Alexievitch (née en 1948), fille d'instituteurs, était une journaliste biélorusse encore peu connue. Le livre met en scène des dizaines de témoignages de femmes de l'Union soviétique pendant « la Grande Guerre Patriotique », ainsi nomme-t-on la seconde guerre mondiale en Russie. Le livre s'est vendu à des millions d'exemplaires mais, bien que soutenu par Gorbatchev, il a été ici et là décrié en Russie: on y salissait l'image héroïque du pays.

Svetlana Alexievitch allait ensuite publier, au fil des années, des livres saillants comme *Les Cercueils de zinc* (dans lesquels revenaient les corps des soldats morts lors de la guerre absurde menée par la Russie encore soviétique en Afghanistan) ou *La Supplication* (sous-titré « *Tchernobyl, chronique d'un monde après l'Apocalypse* ») et encore *Ensorcelés par mort* (sur le suicide). Dernier livre en date *La fin de l'homme rouge ou le Temps du désenchantement*, toujours des témoignages entre illusions et désillusions autour du « Parti » et du communisme. Ce dernier livre, traduit en français (comme tous les autres) a été couronné du prix Médicis essai avant que Svetlana Alexievitch ne soit couronnée du Prix Nobel de littérature en 1995.

Aujourd'hui, comme on peut s'en douter, ses livres sont interdits dans la Russie de Poutine, ôté des bibliothèques et ainsi de suite. Depuis le début de la guerre en Ukraine, la Biélorusse Svetlana Alexievitch vit en exil à Berlin et le président autoritaire de son pays, Loukachenko, songe à saisir son appartement à Minsk.

Bien que non théâtrale mais cependant faite d'un tressage de voix, son œuvre a fasciné plus d'un metteur en scène, entre autres français. De Didier-Georges Gabily à Jacques Nichet ou Emmanuel Meirieu, la liste est conséquente et on ne compte plus les versions scéniques de *La supplication*. Et aujourd'hui, de femme à femme, Julie Deliquet met en scène sa traversée de *La guerre n'a pas un visage de femme*. C'est à la fois doux et intense, terrible et désarmant, comme si les neuf actrices d'âges divers (Julie André, Astrid Bayiha, Evelyne Didi, Marina Keltchewsky, Odja Llorca, Marie Payen, Amandine Pudle, Agnès Ramy, Hélène Viviès), devant Svetlana Alexievitch (Blanche Ripoché) déployaient en paroles parcellaires des identités de femmes aux destins disparates durant la « Grande Guerre Patriotique » (la Seconde Guerre mondiale) luttant contre l'ennemi fasciste.

Elles sont brancardières, pilote, tireuse d'élite, agent de renseignement...

Longtemps après la fin de la guerre, Alexievitch a rencontré ces femmes, le plus souvent seules, évitant le regard souvent inquisiteur et censeur des maris. Elle les voyait longuement, une fois, dix fois. Parfois l'accueil était un instant hésitant, voire méfiant, cependant, entre femmes, la complicité était vite trouvée, les souvenirs revenaient, affluaient, le plus souvent débarrassés d'autocensure. Des scènes obsédantes ou retrouvées à l'instant, des scènes de la vie quotidienne au front, rien d'exceptionnel ou d'héroïque le plus souvent, des confidences de femme à femme. Valentina (sergent chef d'une pièce de DCA) se souvient de ce printemps où « la glace s'est mise en marche sur la Volga » et qu'elle a « vu dériver un gros glaçon sur lequel se tient deux ou trois Allemands et un soldat russe... ils étaient morts ainsi cramponnés l'un à l'autre. La glace les avait soudés et le glaçon était encore couvert de sang. Toute la Volga était teintée de sang ».

Tout au long du livre ; par intermittence, Svetlana Alexievitch parle en son nom propre. « *Ce sont les larmes qui me soutiennent, qui m'aident à ne pas m'effrayer, à ne pas succomber à la tentation de ne pas raconter cette vie en entier, de retrancher ce qui pourrait faire peur ou n'être pas compris. De retoucher ou de réécrire* »

Comment mettre cela en scène ? Julie Deliquet a une réponse proprement théâtrale : elle choisit neuf de ces femmes aux âges, aux mémoires et aux vécus disparates, toutes unies par la guerre qu'elles ont traversée au front, un faux-vrai chœur à neuf voix faisant face à cette femme venue les écouter dans cet appartement communautaires comme il en existait tant à l'époque et où vivaient plusieurs familles dans des espaces restreints et surchargés d'objets, de vêtements, de valises, de bibelots. Elle sont là, ensemble, toutes debout, alignées devant le public avant d'occuper l'espace deux heures durant, parlant, s'écoulant les unes les autres, debout, toujours debout, à l'affût, à l'écoute, ne prenant pas le temps de prendre le thé ou de s'asseoir, se parlant autant entre elles que s'adressant à celle qui est venue écouter et recueillir leur parole, une assemblée de femmes entre elles.

Parler pour elles, est aussi un soulagement ; une façon de vider un sac de remords, de regrets, de non dits. Ainsi Lioudmila : « *Mon mari est revenu de la guerre invalide. Ce n'était plus un jeune homme mais un vieux et c'était un malheur pour moi : mon fils s'était habitué à imaginer son père comme un bel homme à la peau toute blanche , et c'était un vieillard malade qui est arrivé* ». Ainsi Antonina : après avoir vu son premier Allemand : « *en l'espace de deux trois jours, je n'étais plus celle que j'étais avant la guerre. J'étais devenue une autre personne. La haine nous submergeait, elle était plus forte que la peur que nous éprouvions pour nos proches, pour ceux que nous aimions, plus forte que la peur de mourir* ». Ainsi Tamara, brancardière : « *un homme meurt sous tes yeux...Et tu sais,tu vois que tu ne peut pas l'aider, qu'il ne lui reste que quelques instants à vivre. Tu l'embrasses, tu le caresses, tu lui dis des mots doux. Tu lui fais tes adieux. Mais c'est là tout le secours que tu peux lui apporter...Ces visages , je les ai encore tous en mémoire* ». Ainsi Zinaïda, brancardière, suite à une explosion d'un obus, elle se se retrouve, couverte de sang, dans un trou, en compagnie de deux blessés : un Allemand et un Russe. L'un à une mitraillette, l'autre un pistolet. Trop affaiblis par leur blessures pour s'entre-tuer. Zinaïda les soigne tous les deux. Et on vient les chercher. « *On les a tirés du trou tous les deux... Et embarqués...Tous les deux...Vous comprenez?* ». Ou ce jeune soldat sachant qu'il va mourir demandant à une infirmière de dégrafer son corsage : il es si jeune qu'il n'a encore jamais vu les seins d'une jeune femme.

« J'avais peur de mourir sans avoir eu le temps de donner naissance à un bébé ; de laisser une trace sur terre. J'avais envie d'aimer » dit Olga. L'amour est le dernier thème abordé par Svetlana Alexievitch et c'est aussi le cas du spectacle . Avec tact dans les deux cas. Les épouses provisoires au front, oui, on en parle, mais le viol reste un sujet tabou qu'Alexievitch n'ose aborder sauf une seule fois (me semble-t-il) en deux lignes : « je me souviens d'une Allemande qui avait été violée. Elle gisait par terre, toute nue. Une grenade entre les cuisses... » dit Anastasia Vassilievna

Ce qui prime , c'est la confiance qui s'établit entre ces femmes, osant sans gêne parler entre elles de ces ruisseaux de sang qui leur coulent le long des jambes parce qu'elle n'ont pas de protections périodiques à leurs disposition, parce que, au front, elles vivent dans un monde d'hommes, régit par eux

Avec tact et habileté, à l'image de Svetlana Alexievitch écoutant ces femmes ; Julie Deliquet dirige ses actrices, leur laissant donner une impression (fausse) d'improvisation permanente, tant les complicités entre les actrices et entre elles et Deliquet, sont constantes et merveilleusement ramifiées. À chacun des spectateurs de faire des ponts, de penser à la résistance de pays occupés, de peuples opprimés, l'Ukraine, bien sûr, mais pas seulement.

Jean-Pierre Thibaudat

La guerre n'a pas un visage de femme, l'uppercut de Julie Deliquet

Publié le 31 mai 2025

Ce vendredi, la metteuse en scène a ouvert le Printemps des comédiens, à Montpellier, avec un spectacle tiré du livre de Svetlana Alexievitch. Essentiel, dur, mais parfois insoutenable.

Un tramway nous entraîne sur les hauteurs de Montpellier, à la cité européenne du théâtre au domaine d'O. On marche cinq minutes pour rejoindre un parc qui abrite une école de cirque et le Théâtre Jean-Claude Carrière. Sous la pinède, les derniers rayons d'un chaud soleil, des transats et des chaises de jardin attendent le public. Une guirlande d'ampoules donne un air de guinguette au bar situé à deux pas d'un chapiteau et d'une librairie nichée dans une cabane de bois.

La musique énergique de *Coup fatal*, le spectacle d'Alain Platel retentit dans l'amphithéâtre. Un professeur rassemble ses élèves de seconde et de première pour organiser la soirée. En costumes et sandales, Eric Bart, le directeur artistique du lieu salue les visiteurs. Le chien de sa fille, un berger américain, sur les talons. Le patron et capitaine du Printemps des comédiens, Jean Varela sirote une citronnade en consultant son téléphone portable. Tous deux veillent aux derniers détails de la création de Julie Deliquet. Ce soir, c'est la première.

Montpelliéraine, la directrice du Théâtre de Gérard Philipe de Saint-Denis a voulu monter chez eux *La guerre n'a pas un visage de femme* d'après le livre de Svetlana Alexievitch, dans la traduction de Galia Ackerman et Paul Lequesne (Éditions J'ai lu).

L'écrivaine biélorusse, prix Nobel de littérature en 2015, a recueilli des témoignages d'anciennes combattantes de la Seconde Guerre mondiale entre les années 1970 et le début des années 80. « *Son livre avait été censuré, mais est devenu un best-seller quand Gorbatchev l'a soutenu. Des moments rappellent des textes de Vassili Grossman, un journaliste soviétique que Staline avait envoyé au front* », signale Jean Varela. Ce vendredi 30 mai, les habitués occupent donc les 600 places du théâtre pour découvrir l'adaptation de Julie Deliquet. Durée « estimée » : deux heures trente. Un talkie-walkie collé à la bouche, un agent de la sécurité effectue des allers-retours devant la scène. Pour le décor « écolo », la metteuse en scène et Zoé Pautet ont reconstitué à partir d'accessoires d'anciennes productions de la Comédie-Française, du Théâtre de Gérard Philipe et de l'Odéon-Théâtre de l'Europe, un appartement communautaire. Montagnes de valises dans le moindre recoin, vaisselles empilées dans les éviers, gazinières usagées, matelas à même le sol, salle de bains encombrée par des récipients divers, un vieux piano et des abat-jour accrochés ici et là. Des vêtements pendent sur un fil.

Il est 19 heures. Nous sommes au printemps 1975, en pleine guerre froide. Dignes et attentives, des femmes s'assoient l'une après l'autre sur des chaises ou des tabourets dépareillés alignés le long du plateau. On devine qu'elles ont soigné leur coiffure et leur toilette. « *Elles ont des gueules* », lance une septuagénaire à son mari. Certaines actrices étaient dans *Welfare*, le spectacle précédent de Julie Deliquet, donné dans la cour d'honneur au festival d'Avignon en 2023.

« *Tout ce qu'on sait sur la guerre a été écrit par des hommes* », commence Svetlana, jeune journaliste écrivaine, carnet de notes et stylo à la main, presque maladroitement (Blanche Ripoché). « *Et pourtant, des combattantes, il y en a... C'est leur histoire qui m'intéresse* », ajoute-t-elle en observant ses interlocutrices. Soucieuse de transmettre la vérité : « *Je pense qu'il faudra écrire un livre ne serait-ce que pour donner une nausée profonde* ».

Russes, Biélorusses ou Françaises, elles avaient entre 15 et 18 ans, rêvaient d'amour ou étaient déjà mariées et mères de famille. Engagées volontairement, elles sont devenues tireuses d'élite, brancardières, pilotes de ligne et ou, résistantes. Chacune va raconter comment son existence a été fracassée par la Seconde guerre mondiale, les souffrances qu'elle a traversées, les exactions auxquelles elle a assisté, mais aussi la violence qu'elle ne soupçonnait pas en elle.

Toutes sont marquées au fer rouge. Quand les souvenirs ressurgissent, Les mots s'entrechoquent et les larmes coulent. « On est parti la fleur au fusil », « On n'était pas prêtes », « On a appris le métier sur le front », « On n'avait que l'idéal et l'enthousiasme », ... « Pardon, je m'emballe », s'excuse le médecin (Marie Payen) qui a subi des tortures. Elles ont affronté l'innommable. Les récits des crimes sont insoutenables.

On ne les oubliera pas. Un peu avant la fin de la représentation, une spectatrice a un malaise. « *Il y en aura d'autres* », prédit une journaliste.

Au bout d'une heure et demie les « personnages » incarnés par dix actrices saisissantes de justesse font une pause salutaire, allument une cigarette, se rafraîchissent, quittent leur veste. Avant de se remémorer comment elles ont survécu. « *Est-ce que la haine est un moteur pour faire la guerre ?* », reprend Svetlana qui n'a jamais tenu une arme. Les soldates ont dû réapprendre à vivre et à se reconstruire dans un monde où personne ne voulait les entendre. Les héros étaient les hommes. Elles, elles étaient méprisées, considérées comme « impures ». « On nous a juste demandé de redevenir des femmes », « *des femmes normales* ». Les plaies restent vives. « *On croit que la guerre nous quitte, mais la guerre ne nous quitte pas* »

22 h 30. La tension est montée d'un cran. « *On s'arrête là ?* », propose l'enquêtrice. « *Oui !* », se retient-on de répondre en même temps que les interprètes. Solidaires, yeux brillants, elles se placent face à la salle. Les applaudissements crépitent. Plusieurs spectateurs se lèvent. « *C'était chaud* », lance l'un d'eux. « *On y était* », renchérit un autre. « *Ça va* », assure une adolescente de 13 ans à ses parents.

« *Il serait difficile de trouver un livre qui semblerait plus important ou original* » a écrit The Guardian au moment de la sortie du livre de Svetlana Alexievitch en 1985. On dira la même chose de ce spectacle qui s'inscrit, comme *Welfare*, inspiré du film de Frederick Wiseman, dans le théâtre documentaire. Fruit d'un travail colossal, il est essentiel, dur, éprouvant et mené avec brio. Julie Deliquet a collaboré avec la comédienne Julie André (chef d'une pièce de DCA, Défense contre avions, dans le spectacle) et à la romancière et scénariste Florence Seyvos pour élaborer une pièce, des dialogues et une dramaturgie en restant fidèle à l'ouvrage de Svetlana Alexievitch.

La metteuse en scène a rencontré l'auteure de *La Fin de l'homme rouge* en juillet 2024 à Berlin, où celle-ci vit en exil depuis quatre ans. Elle est l'une des rares à avoir écrit sur les femmes combattantes. D'une même voix, elles dédient ce spectacle qui résonne avec la guerre en Ukraine et les commémorations de la fin de la Seconde Guerre mondiale « à toutes les femmes de toutes les guerres ».

Nathalie Simon

Printemps des comédiens 2025 : *La guerre n'a pas un visage de femmes*, une pièce salubre et inoubliable !

Publié le 31 mai 2025



©Christophe Raynaud de Lage

Julie Deliquet a ouvert vendredi la 39^e édition du Printemps des Comédiens, à Montpellier, avec *La guerre n'a pas un visage de femme* d'après Svetlana Alexievitch. Un choc fondamental à voir encore ces samedi à 19 h et dimanche à 17 h.

Elles sont neuf. Assises dans le décor réaliste, pour ainsi dire cinématographique, d'un appartement vieillot et encombré. Fixant, silencieuses, le public encore éclairé face à elles. « On va commencer ! » C'est Svetlana Alexievitch qui l'annonce, enfin la comédienne qui l'incarne. Mais l'adaptation scénique de son ouvrage essentiel, *La guerre n'a pas un visage de femme*, que crée Julie Deliquet au Printemps des comédiens, produit si rapidement un si profond sentiment de vérité qu'on en oublie le truchement théâtral. Comme si, devant nous, s'était déchiré le rideau de l'espace, du temps et de la langue, nous révélant l'intérieur d'un appartement communautaire soviétique où en ce début des années 80, sont réunies neuf anciennes combattantes qui n'ont jamais parlé et une jeune journaliste qui veut les écouter.

DES TÉMOIGNAGES EXCEPTIONNELS

Ainsi, l'humanité aurait-elle connu jusque-là 3 000 guerres au sujet desquelles a été écrit un nombre incalculable de livres mais aucun du point de vue des femmes qui les ont vécues et toujours, à un moment ou l'autre, subies. Pendant la « Grande guerre patriotique » (1941-1945), environ un million de femmes, souvent (très) jeunes, se sont battues, mais on n'en parle jamais alors Svetlana veut savoir. Sa première question est un peu emphatique, trop grande pour ces femmes qui ne sont pas comme leurs camarades masculins, du genre à bomber les torsos pour qu'on voie mieux leurs décorations ; du reste, elles les ont remises. Mais elles vont parler.

Dire la sidération de l'entrée en guerre. Souligner que si les hommes ont été mobilisés, elles, elles se sont engagées ; ce qui est une nuance cruciale. Reconnaître leur innocence, plus ou moins sous influences. Avouer la viralité de la haine, sa nécessité aussi. Dénoncer la violence autophage du régime stalinien avant, pendant et après. Évoquer la difficulté du retour à la vie normale, ou son impossibilité. Énumérer les petits trucs qui aidaient à tenir, les chants, les rires, les désirs. Avouer les conséquences physiologiques de la guerre. Regretter le mépris, les insultes, l'injuste, la dégeulasse réputation de « putes à soldats » après guerre. Raconter les atrocités, les tortures, les viols...

DEUX HEURES ET DEMIE PASSIONNANTES

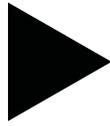
Pendant deux heures trente, elles se confient à la journaliste qui parfois les relance, parfois les invite à une pause, elles échangent entre elles, se disputent un point de vue, s'accordent une sororité... On ne voit pas le temps passer, et pour cause, une fois encore, par la grâce d'une mise en scène d'une subtilité et d'une vitalité renversantes, et la force exceptionnelle de la parole incarnée par des actrices qui ne le sont pas moins, on s'est retrouvé hors d'icelui. Hors du fait historique qui au fond maintient à distance, puisque passé, pour atteindre à une vérité intemporelle en même temps qu'essentielle (sur la guerre, et la place, et le sort, et la rôle, de la femme dedans), et la prendre donc en pleine geule. Souvent notre cœur se trouve déchiré par ce qu'il entend d'humanité, de sa moitié toujours invisibilisée, mais au moins s'avère-t-il ainsi ouvert à l'appréhender, l'embrasser, plus entièrement. « On a fini ? », demande Svetlana. Et *La guerre n'a pas un visage de femme* de parler en nous bien après sa fin. Quelle claque !

Jérémy Bernéde



Le journal de 08h00

Publié le 31 mai 2025



Écoutez l'extrait



**PRESSE
SPÉCIALISÉE**

La guerre n'a pas un visage de femme l'ère des témoins de Julie Deliquet

Publié le 07 octobre 2025



©Christophe Raynaud de Lage

Trois ans après le poignant *Welfare*, qui nous entraînait dans l'humiliation bureaucratique, Julie Deliquet revient au théâtre documentaire. Elle apporte sa pierre à l'édifice de l'arrêt de l'invisibilisation de l'histoire des femmes, en l'occurrence celle des combattantes de la Seconde Guerre mondiale, en adaptant *La guerre n'a pas un visage de femme* de Svetlana Alexievitch, dans un spectacle parfait, à la dramaturgie sidérante.

« ELLES SE SONT TUES SI LONGTEMPS QUE LEUR SILENCE S'EST MUÉ EN HISTOIRE »

Non seulement le décor est à vue quand le public entre, mais la salle restera allumée un long moment. Il faut du temps pour que les récits des témoins puissent s'ouvrir à nouveau, pour qu'elles puissent s'autoriser à parler. Parfois même, il faut une médiatrice pour que la parole advienne. C'est le cas ici. Cette médiatrice, c'est la journaliste et écrivaine biélorusse Svetlana Alexievitch, autrice nobélisée de *La Fin de l'homme rouge*, entre autres, qui vient à la rencontre de femmes ayant participé à la Seconde Guerre mondiale sur le front russe. Non pas aux côtés des hommes, mais au milieu d'eux.

« FAIRE COMPRENDRE CE QUE L'ON N'A PAS VU »

Elles ont piloté des avions de chasse, largué des bombes, monté et démonté des armes « les yeux fermés », subi des tortures infligées par des nazis surexcités. Elles ont tout fait, oui, et pourtant, qui se souvient du million de femmes ayant combattu en Russie entre 1939 et 1945 ? Comment expliquer que, là encore, le monde ait oublié cette histoire-là ? Âgées de 13 ou 16 ans, elles ont eu envie d'y aller. L'une d'elles dit : « *On était prêtes, mais on n'était pas préparées.* » Alors, elles se sont jetées dans la guerre, elles ont fait leur métier dans une dissociation entre le normal et l'anormal. Elles ont tué, c'était normal. Elles sont rentrées, et personne n'a voulu les écouter, ça, ce n'était pas normal.

« LES FEMMES SONT DES ARMES DE GUERRE »

Julie Deliquet choisit donc de nous les faire entendre, sans jamais les nommer. Cela peut sembler étrange pour un spectacle dont l'objectif est de redonner aux femmes toute leur légitimité. Mais au fur et à mesure que la pièce avance, on comprend que c'est la bonne solution, si les récits diffèrent, ils se rejoignent tous dans une forme collective. Toutes ont fait la guerre, et depuis, toutes vivent avec. Toutes portent en elles les stigmates des violences vécues, mais aussi ce procédé de dissociation entre ce qu'elles vivaient et leur vide de sensation. « *C'était le monde des morts* », disent-elles. Mais alors, comment retourner à la vie « normale » ? On entend une question rapportée : « *Comment est-ce que vous comptez vivre maintenant ?* »

« POURQUOI L'ART VIENT-IL NOUS CHERCHER QUAND IL N'Y A MÊME PLUS D'ESPOIR ? »

Dans la scénographie, nous sommes dans un appartement à la mode soviétique, en 1975, soit trente ans après les faits. La kommounalka, la maison commune, est extrêmement chargée : des valises entassées dans une chambre, des casseroles partout, des torchons qui pendent sur une cuisinière. On devine un piano, plus loin, une salle de bain avec baignoire.

Et en avant-scène, neuf chaises. Neuf chaises sur lesquelles Julie André, Astrid Bayiha, Évelyne Didi, Marina Keltchewsky, Odja Llorca, Marie Payen, Amandine Pudlo, Agnès Ramy et Hélène Viviers restent assises, assez méconnaissables sous les perruques de Jean-Sébastien Merle qui les transforment en dames rangées des années 70.

Elles restent assises, longtemps, comme coincées, empêchées. Comme si la parole, encore, ne pouvait pas prendre toute son ampleur. Julie Deliquet joue justement sur cette question de l'ouverture, avec ce décor sans porte, où tout est plus ou moins à vue.

« PUTES À SOLDATS, SALOPES EN UNIFORME »

Des parois camouflent à peine l'espace, comme leur récit, camouflé lui aussi, resté impossible à raconter pendant trente ans. Impossible, car les hommes ont interdit à cette parole d'advenir. Ils ont préféré les faire taire ou, au mieux, leur imposer un récit héroïque, bien loin des dizaines de viols qu'elles ont subis, bien loin des humiliations quotidiennes.

Par exemple, aucun soldat ne voulait entendre que les femmes avaient leurs règles, que cela pouvait tâcher, les pantalons et la dignité, même en zone de guerre.

Toutes les femmes, oui, sont des victimes, tous les hommes, oui, sont des bourreaux, même ceux qui ont l'air gentils.

« LA BONNE VERSION DE L'HISTOIRE »

Julie Deliquet ouvre donc le jeu. Elle ouvre l'espace, elle ouvre les gestes. Elle permet à ses comédiennes de se lever, de prendre toute la place, de prendre place, justement, dans les espaces de cet étrange appartement hors du temps. Elle l'ouvre au point que le texte fait d'une centaine de fragments est délivré de façon aléatoire, les comédiennes, si fortes, pioche dans ce corpus pour que le récit soit cohérent. Comme une discussion entre amies dont il est impossible de remonter le fil tant on est parties loin. C'est une pièce essentielle, à plusieurs titres. D'abord pour ce qu'elle raconte, elle permet de se plonger dans ce pan oublié de la Seconde Guerre mondiale et de découvrir la place qu'y ont tenue les femmes, bien loin du stéréotype de la jolie infirmière en jupe blanche.

Ensuite, pour ce qu'elle donne à voir, un chœur de comédiennes d'un niveau éblouissant. Elles font mine parfois de bégayer, de perdre leurs mots, tant ceux-ci sont lourds à porter. Elles le font avec une dextérité phénoménale. Et enfin, pour la qualité de la direction de comédiennes de Julie Deliquet, précise, fine, d'une intelligence rare.

« JE NE FAIS PAS DE HIÉRARCHIE DANS MES SOUVENIRS »

Sans qu'on s'en rende compte, la lumière s'éteint peu à peu sur le public. Depuis quand ? On ne sait pas. Ce que l'on sait, c'est qu'on vient de passer deux heures quarante avec la sensation d'avoir bu un thé avec elles dans cette cuisine, à écouter ces récits de plus en plus durs, ces humiliations insupportables.

Elles se comprennent, elles ont un vécu commun, elles savent, et parler les libère. On se surprend à sourire, parfois même à rire franchement devant des anecdotes cocasses. On les regarde vivre encore, chanter encore les airs de leur enfance en ukrainien, et ça fait du bien. Oui, ça fait du bien. En donnant à voir les témoignages rassemblés par Svetlana Alexievitch, Julie Deliquet nous offre ces paroles pour en faire une histoire intime, loin du récit officiel 100 % masculin.

Amélie Blaustein-Niddam

la terrasse

La guerre n'a pas un visage de femme réunit dix magnifiques comédiennes pour une adaptation éblouissante du texte de Svetlana Alexievitch

Publié le 25 septembre 2025



©Christophe Raynaud de Lage

Julie Deliquet réunit dix magnifiques comédiennes pour une adaptation éblouissante du texte de Svetlana Alexievitch sur les anciennes combattantes de la Grande Guerre patriotique. Passionnant !

Les femmes servent à engendrer des guerriers ou à assurer leur repos : on leur confie rarement les armes, et la guerre est toujours racontée par les hommes. En 1983, Svetlana Alexievitch publie la première collecte de récits des anciennes « filles du front » de la guerre soviétique contre le nazisme. Brancardière, tireuse d'élite, agent de renseignement, adjudant-chef, lieutenant ou sergent : elles ont partagé avec les soldats la fatigue et les risques, les marches et les galetas, la trouille et les coups, et racontent ce que le retour à la vie civile les a conduites à taire, puisqu'il fallait continuer à construire le socialisme, une fois décapitée l'hydre hitlérienne. Julie Deliquet installe son spectacle dans un réalisme inaugural où chaque comédienne incarne, dans les costumes de Julie Scobeltzine et la scénographie conçue par la metteuse en scène avec Zoé Pautet, un de ces visages féminins qu'on a longtemps cachés. Blanche Ripoché est la jeune Alexievitch, questionnant ces témoins qui semblent presque étonnées d'être ainsi réunies et d'être considérées comme intéressantes. Le coup de génie de l'adaptation très réussie de Julie André, Julie Deliquet et Florence Seyvos ne tient pas seulement à l'admirable distribution chorale des paroles. Il réside surtout dans l'apparent ennui qui se dégage du début, quand la langue de bois patriotique ne s'est pas encore fissurée et que les masques ne sont pas tombés. Mais lorsque les chansons reviennent, avec l'émotion, sur les lèvres des anciennes combattantes, le récit plonge soudain dans l'intime, et les médaillées dévoilent l'envers des décorations : la guerre au féminin est une guerre au carré.

COMMENT ÉCRIT-ON L'HISTOIRE ?

Les comédiennes quittent alors l'avant-scène pour peupler l'espace de l'appartement communautaire dans lequel elles sont réunies. Les corps se détendent, semblent reprendre vie et avouent ce que la pudeur retenait jusqu'alors. Faire la guerre avec les hommes suppose de devoir en même temps se garder de leur prédation : on pouvait se faire violer la nuit par qui on avait sauvé le jour. Ce mouvement de bascule est vertigineux. Les comédiennes sont extraordinaires de justesse et de vérité. Julie André, Astrid Bayiha, Marie Payen, Amandine Pudlo, Agnès Ramy, Hélène Viviès, Evelyne Didi, Marina Keltchewsky et Odja Llorca sont plus poignantes les unes que les autres. Svetlana Alexievitch revendique d'écrire en littéraire plutôt qu'en historienne, et Julie Deliquet use également des ressorts de l'art théâtral pour faire comprendre ce que la guerre fait aux corps, à la psychologie et au rôle social des femmes.

Mais, autre tour de force de ce spectacle palpitant d'intelligence, on comprend comment la polyphonie est indispensable au récit historique, comment le roman national peut corseter la parole, et comment le traumatisme est toujours empreint de la manière dont on l'a dépassé, digéré ou refoulé.

En cela, et même si tel n'est pas son propos, Julie Deliquet offre une époustouflante leçon d'histoire sur la manière dont on l'écrit. « Elaborer un fait, c'est construire, disait Lucien Febvre dans *Combat pour l'histoire*. Si l'on veut, c'est à une question fournir une réponse. Et s'il n'y a pas de question, il n'y a que du néant. » En questionnant l'histoire des femmes depuis l'aujourd'hui du féminisme, Julie Deliquet et ses camarades de jeu offrent un exceptionnel moment d'intelligence collective à partager. Et si tel était l'essence du théâtre ?

Catherine Robert



Les visages de la guerre

Publié 16 septembre 2025



©Christophe Raynaud de Lage

Au TGP de Saint-Denis, Julie Deliquet réunit un chœur pour faire entendre les voix des guerrières russes, d'après le livre de Svetlana Alexievitch, *La guerre n'a pas un visage de femme*.

Elles entrent en silence, une à une. Leur démarche est légère, pourtant l'air se densifie autour d'elles. Dans un appartement communautaire où s'entassent vêtements et journaux, elles s'installent timidement. Svetlana Alexievitch (Blanche Ripoché) les rejoint. C'est elle qui les a réunies dans ce lieu, refuge pour celles que l'Histoire soviétique a isolées, rejetées. Elle les accueille, instaure la confiance, et les invite à parler. Peu à peu, surgit leur guerre à elles. Une guerre vécue au plus près des combats, mais effacée des récits. Des milliers de femmes ont combattu pour la mère patrie, dans la boue, dans la peur, avec une foi rude et muette. Julie Deliquet adapte *La Guerre n'a pas un visage de femme* de Svetlana Alexievitch, lauréate du prix Nobel de littérature en 2015. Elle ne reconstitue rien, ne cherche pas à reproduire littéralement l'ouvrage. Elle fait apparaître en images ces voix de combattantes. Ce qui s'élève, c'est une parole arrachée à l'oubli, un souffle partagé, fragile et puissant. Elles sont neuf - dix si on compte

Svetlana, l'accoucheuse d'histoires-, de destins tragiques, humains, bou leversants. Non pas actrices au sens classique, mais passeuses de mémoire. Elles habitent les récits de celles qui furent infirmières, tireuses d'élite, sapeuses ou brancardières, sans les incarner. La fiction recule pour laisser place à une présence nue. Leur travail est d'une précision invisible. Chaque voix existe sans prendre le pas sur les autres.

La mise en scène ne suit aucun fil narratif. Elle avance par blocs d'expérience, qui s'opposent parfois, ou se prolongent. Chaque soir s'invente un rythme nouveau. Ce qui relie les interprètes, ce n'est pas un texte figé, mais une attention constante, un partage vibrant, des fragments de texte qui se répondent. Les mots viennent de loin. Certains peinent à sortir. D'autres éclatent en rires nerveux ou s'enlisent dans un silence impossible à éviter. Le spectacle ne se regarde pas ; il se reçoit. Les gestes restent retenus. Une main posée, un pas hésitant, un regard suspendu suffisent à dire l'indicible. Ces récits n'ont jamais été faits pour être partagés. Ils ont été portés, puis enfouis. Mais ce soir, elles ne sont plus seules. Le chœur qu'elles forment ne se contente pas d'additionner des témoignages. Il laisse entendre la fatigue, la honte, la lucidité, la colère, mais aussi l'humour et cette force paradoxale des femmes effacées. Impossible de ne pas entendre, dans cette mémoire, les échos du présent. L'Ukraine, bien sûr, mais aussi toutes celles qui, aujourd'hui encore, résistent, soignent, fuient ou combattent sans que leur voix ne soit entendue. Ce théâtre ne cherche pas à donner de leçon. Il produit un électrochoc intime. Il nous parle au présent. Julie Deliquet signe ici un théâtre de la mémoire vivante. Il refuse la solennité et exige l'écoute. Un geste rare, humble et nécessaire.

Julie Deliquet met la guerre à hauteur de femmes

Publié le 1^{er} juin 2025



©Christophe Raynaud de Lage

En ouverture du Printemps des Comédiens, la metteuse en scène et directrice du Théâtre Gérard Philipe, Julie Deliquet, s'empare brillamment de *La guerre n'a pas un visage de femme* de Svetlana Alexievitch, et redonne à la parole de ces soldates soviétiques, invisibilisées par l'Histoire officielle et réduites au silence par la société, la place centrale qu'elle mérite.

Tout se passe comme si, année après année, l'idée faisait tache d'huile, comme si un nombre grandissant de metteuses et metteurs en scène prenaient conscience, saison après saison, du caractère intrinsèquement théâtral des textes de Svetlana Alexievitch. Dans la foulée de Didier-Georges Gabily, qui fut le premier, en 1992, à faire entendre ses mots sur le plateau d'un théâtre français en s'emparant des *Cercueils de zinc* - ce sidérant recueil de paroles de soldats soviétiques brisés par la guerre d'Afghanistan -, ils sont de plus en plus nombreuses et nombreux à se plonger, à intervalles réguliers, dans l'oeuvre fondamentale de l'autrice et journaliste biélorusse, sans doute encouragés par le prix Nobel de littérature qu'elle s'est vu décerner en 2015. Au-delà des quelques adaptations, plus ou moins réussies, de *La Supplication* - où l'autrice fait le récit de la catastrophe de Tchernobyl à travers les voix de celles et ceux qui l'ont vécue -, *La Fin de l'homme rouge* avait offert un formidable substrat à Emmanuel Meirieu qui, en 2019, s'en était emparé et avait bâti un spectacle renversant d'humanité. Pour donner à entendre les témoignages de ces survivantes et survivants de l'ère soviétique, le metteur en scène avait alors opté pour une succession simple, mais diablement efficace, de monologues. Dans une salle de classe en ruines, Stéphane Balmio, Évelyne Didi - que l'on retrouve ici -, Xavier Gallais, Anouk Grinberg, Jérôme Kircher, Maud Wyler et André Wilms se succédaient jusqu'à former une bouleversante galerie de portraits, ceux de femmes et d'hommes façonnés, défaits, puis broyés par l'immense machinerie totalitaire. Pour donner corps à *La guerre n'a pas un visage de femme*, Julie Deliquet aurait pu emprunter un chemin similaire, et isoler les voix de la petite dizaine de femmes qu'elle convoque au plateau. Au contraire. Avec une justesse conforme à la construction du livre de Svetlana Alexievitch - qui procède, elle aussi, par thématiques -, la metteuse en scène les mobilise toutes ensemble au long d'une prise de parole collective dont la choralité est l'une des forces motrices.

La théâtralité, la patronne du Théâtre Gérard Philipe l'installe astucieusement, grâce à un dispositif qui, s'il tord le processus de collecte originel, ne le trahit en rien. Au lieu d'aller à la rencontre de ces femmes les unes après les autres, comme la journaliste biélorusse s'y était employée pendant sept ans, Julie Deliquet les réunit dans une même *kommounalka* - qu'elle a joliment reconstituée avec l'aide de Zoé Pautet -, cet appartement communautaire où, après la

Seconde Guerre mondiale, le pouvoir soviétique avait décidé que les citoyennes et les citoyens vivraient ensemble. Carnet et stylo en main, le double théâtral de Svetlana Alexievitch, incarnée par Blanche Ripoche, ouvre et conduit cette entrevue au cours de laquelle, sous une ribambelle de vêtements en train de sécher, et d'abord alignées en rang d'oignon, Valentina, Olga, Antonina, Tamara, Alexandra, Lioudmila, Klavdia, Nina et Zinaïda vont peu à peu se découvrir. Toutes ont en commun d'avoir participé à ce que Moscou a dénommé, avec son emphase calculée, la « Grande Guerre patriotique » où l'URSS s'est engagée en juin 1941 après la rupture du pacte germano-soviétique par les nazis. Originaires de différentes régions de l'Union, d'Ukraine, de Biélorussie, comme de Russie, ces neuf combattantes mettent à mal le fameux mythe de l'arrière où, selon les récits de l'Histoire officielle, toutes les femmes se seraient réfugiées - pour, au mieux, faire tourner le pays - pendant que tous les hommes en âge de se battre auraient été envoyés au front. Comme 800 000 à 1 million de leurs concitoyennes, elles aussi sont montées en première ligne, en tant que brancardière, tireuse d'élite, responsable d'un canon antiaérien, médecin, agent de renseignements et même pilote, alors qu'elles n'avaient, pour la plupart, même pas terminé leur adolescence.

Cette tranche de leur vie, ces neuf femmes s'y replongent par bribes. Guidées par les questions sensibles, mais discrètes, de Svetlana Alexievitch, elles ne se livrent pas d'un seul bloc, comme on déroulerait la compilation de ses exploits passés. Sur les motifs de leur engagement, sur leur rapport ambigu au Jour de la Victoire, sur leurs relations avec les hommes, sur leur gestion des menstrues, sur la méfiance qu'elles inspiraient après-guerre, sur le silence auquel elles se sont astreintes, et dans lequel on les a cantonnées, sur le conditionnement de l'idéologie soviétique, sur la mort, la haine, la famille, et plus encore, toutes se confient par capillarité, en rebond les unes par rapport aux autres, comme si elles étaient aiguillonnées et nourries par le collectif éphémère qu'elles forment. En ressort un panorama d'une infinie richesse - qu'il est d'ailleurs peu aisé de transcrire ici sans prendre le risque de le réduire - qui dit tout du combat protéiforme et de la condition multiple de ces femmes soldates dont le rôle crucial a été invisibilisé et la parole silencieuse, pour mieux permettre aux hommes de rester les seuls et uniques héros de l'Histoire. Dans le sillage de Svetlana Alexievitch, c'est à cette parole du quotidien et de l'humain que Julie Deliquet entend redonner la place centrale qu'elle mérite. Comme l'autrice biélorusse avant elle, la metteuse en scène s'impose comme une brillante passeuse - au sens noble du terme - qui, au gré d'un très fin travail d'adaptation mené avec Julie André et Florence Seyvos, ne cesse de vouloir transmettre, avec la radicalité et l'exigence d'une adresse frontale, ce qui lui a été confié, tout en veillant à en montrer, avec un infini respect, la préciosité. Dans sa direction d'actrices, elle impose un tempo savamment cadencé, qui semble vouloir traduire l'urgence de la libération de cette parole trop longtemps tue, de ces mots trop longtemps retenus, mais aussi la diversité de points de vue qui parfois s'opposent. En même temps qu'elles font preuve d'une vraie qualité d'écoute - elles ne s'interrompent, par exemple, à aucun instant -, ces neuf témoins voient leurs prises de parole coulisser les unes sur les autres jusqu'à former un ensemble qui rend compte de la complexité d'existences forcément plurielles.

Cette réussite, Julie Deliquet la doit évidemment à ses neuf comédiennes qui, toutes, sans aucune exception, se révèlent excellentes. Cintrées dans les beaux costumes d'époque de Julie Scobeltzine, propulsées dans une faille temporelle par les coiffures et perruques très seventies de Jean-Sébastien Merle, Julie André, Astrid Bayiha, Évelyne Didi, Marina Keltchewsky, Odja Llorca, Marie Payen, Amandine Pudlo, Agnès Ramy et Hélène Viviès réussissent à faire cause commune, à donner l'illusion d'un collectif bien réel, tout en ne cédant jamais un millimètre sur le terrain de cette individualité que l'Histoire, et l'idéologie soviétique avec elle, a refusé aux femmes dont elles portent aujourd'hui la voix. Sous les belles lumières de Vyara Stefanova qui, avec la plus grande discrétion, glissent paisiblement du matin au soir, elles font preuve de cette force tranquille, qui grandit à mesure que leur parole se libère et se traduit dans leurs corps de plus en plus mobiles, et donnent à observer une humanité paradoxalement lumineuse, qui rend supportable la dureté - parfois extrême - des propos qu'elles tiennent, et tranche avec ces failles que l'on voit poindre à certains moments sous l'épaisse cuirasse. Car, sans tomber dans un pathos qui contreviendrait à la discrétion naturelle de ces combattantes et au travail de recueil tout en délicatesse de Svetlana Alexievitch, les comédiennes se laissent parfois gagner par l'émotion, qui embue leurs yeux et fait subrepticement dérailler leur voix, avant de se reprendre tout à trac, dans un sursaut de pudeur qui rend le moment encore plus bouleversant. Ensemble, et chacune à leur endroit, Valentina, Olga, Antonina, Tamara, Alexandra, Lioudmila, Klavdia, Nina et Zinaïda avaient à coeur, en se confiant à Svetlana Alexievitch, de transmettre leurs histoires pour les faire sortir de la trappe du silence et de l'oubli où elles étaient enfermées. Une volonté dont Julie Deliquet et ses dix comédiennes prennent aujourd'hui brillamment le relais pour que vivent leurs mots, et qu'ils entrent en résonance, par la bande, avec les maux de leurs homologues du temps présent.

Vincent Bouquet

Nos bascules

La Guerre n'a pas un visage de femme

Publié le 1^{er} juin 2025



@Christophe Raynaud de Lagé

Souvent cantonnée à une matière scénique testimoniale, historique et édifiante, l'œuvre maintes fois adaptée de Svetlana Alexievitch trouve, grâce à Julie Deliquet, une vraie théâtralité.

Le naturalisme vivace de la metteuse en scène soulève le cadre de convention qui fonde le spectacle : un présent collectif d'énonciation où l'on voit la guerre en train de se penser ; une temporalité qui substitue à la combinaison postérieure de récits tissée par le livre une commune présence. Et si cette quête d'un nerf conversationnel pour oraliser et performer la littérature conduit dans bien des gestes d'adaptation à une énergie théâtrale artificielle, elle est ici au service d'une forme vivante, pleine d'écoute nourrie, sans cesse stimulante, aussi populaire que radicale, trouvant le naturel sans oublier de faire entendre l'écriture.

Le titre d'Alexievitch (« *La guerre n'a pas un visage de femme* ») contenait autant une force d'appel politique - celui d'une écriture enfin féminine des massacres et du quotidien guerrier - qu'un présent allégorique de vérité générale : la guerre n'aura jamais un faciès de femme car celle-ci reste fondamentalement une praxis masculine. La situation théâtrale et le régime dialectique de l'échange amplifient cette complexité et consacrent la sororité aussi puissante que dissensuelle que le livre contenait en germe. Le projet d'une écriture fondamentalement féminine de la guerre, maintes fois commandée par la journaliste (incarnée carnet en main par Blanche Ripoché), reste un idéal politique en partie inactualisable.

Pas seulement parce que cette traversée du mal reste foncièrement irracontable, mais parce qu'il semble impossible et impensable de la féminiser tout à fait. Et si cette contre-histoire contient bel et bien des élans d'écriture féminine au sens rêvé par Hélène Cixous - notamment des regards plus subjectivistes et plus organiques portés sur la guerre -, le collectage d'Alexievitch tend surtout à montrer comment celle-ci hante, trouble et contamine durablement la psyché et le corps de celles qui l'ont vécue - c'est donc moins une guerre féminine qui s'écrit et s'incarne qu'une guerre à l'épreuve de la féminité, tantôt transformée, tantôt confortée dans ses oripeaux masculins. Une guerre éprouvée par une pluralité irréductible de femmes dont le spectacle préserve chaque singularité.

Ravagées par une honte et par une culpabilité qui sourdent quand tonne la victoire, ces femmes conservent de la guerre une mémoire indigérable et impartageable ; manque contre lequel le témoignage livresque et après lui le théâtre proposent moins un remède qu'un espace germinal de repartage du sensible et de repolitisation. Il est fort que le seuil de la représentation se confonde alors avec l'aube de ces paroles qui sont autant narratives qu'introspectives, qui sont autant des histoires de bascule que de réelles bascules nominatrices, autant des récits d'événements que des événements de langage. Tout au plus regrettons-nous un certain calibrage rythmique du spectacle qui encadre parfois ces traversées intérieures et qui systématise légèrement les conséquences émotionnelles qu'elles ont sur le public et sur les (excellentes) actrices.

L'espace indicial choisi par Julie Deliquet, un appartement communautaire dont l'artiste retient radicalement la potentialité situationnelle, joue comme point d'ancrage actif mais surtout comme métaphore magnifiquement ironique. Cet espace surchargé de signes ne semble avoir aucune parole muette à offrir : les peintures kaki des chambres comme tous les autres souvenirs du front semblent soustraits à la vue. Seule demeure cette carcasse domestique sans lisible mémoire, ce diorama qui flotte sur le plateau brut comme un pur décor à recharger, à ressouffler. Cette quasi installation n'a rien de ces non-lieux à génie qu'étudiait Georges Didi-Huberman. Seule affleure la silenciation d'une vie intérieure dans une vie patriarcalement matérielle. Et les paroles retrouvent alors toute leur puissance de spectralisation, de dilatation, de politisation de l'espace social et intime. Après avoir noirci le papier, elles viennent encendre le théâtre.

Pierre Lesquelen

Julie Deliquet donne voix humaine aux combattantes invisibilisées

Publié le 31 mai 2025



©Christophe Raynaud de Lage

Avec *La guerre n'a pas un visage de femme*, adaptation bouleversante de l'ouvrage de Svetlana Alexievitch (Prix Nobel de littérature 2015), la metteuse en scène à la tête du TGP - CDN de Saint-Denis ouvre le Printemps des Comédiens avec un chœur de femmes inoubliable.

Sur scène, un décor foisonnant de bric et de broc, d'objets en tout genre, de rideaux en crochet blanc, de vaisselle, de linge de corps suspendu pour sécher, comme oubliés là. C'est celui d'un appartement communautaire, comme on en trouvait tant dans l'URSS d'après-guerre. C'est là que s'entassent les souvenirs, les silences, et une poignée de femmes, anciennes combattantes oubliées de l'Histoire. Faute de reconnaissance, faute de mari, certaines ont fini là, dans cette colocation des désillusions. Un espace modeste, chargé, presque oppressant, qui dit déjà l'étouffement et l'exil intérieur.

PLUS QUE DU THÉÂTRE : LA VIE

Alors que le public s'installe, une à une, les comédiennes, toutes virtuoses, fiévreuses, habitées, - Julie André, Astrid Bayiha, Évelyne Didi, Marina Keltchewsky, Odja Llorca, Marie Payen, Amandine Pudlo, Agnès Ramy, Hélène Viviès - entrent en scène. Elles avancent lentement, prennent place sur des chaises en bord de plateau. Elles ont été réunies à la demande de Svetlana Alexievitch (Blanche Ripoche, sobre et précise), pour recueillir leurs témoignages dans le but d'écrire un livre sur la guerre vécue par les femmes. Ce sont des voix qui ne s'étaient jamais élevées jusque-là. La guerre est entrée dans leur vie avec fracas, et tout de suite, le texte percute. La plus âgée (Évelyne Didi) prend la parole. Elle est tremblante : « *Ils sont arrivés, ont foulé ma terre, ils riaient... ça a été une déflagration en moi, un point de non-retour.* »

Sans crier gare, le silence dans la salle devient attentif, tendu, presque douloureux. Julie Deliquet, en adaptant ce chœur de récits recueillis dans les années 1970, fait bien plus que du théâtre documentaire. Elle orchestre une résurgence. Chaque souvenir est un éclat. Chaque phrase, une balafre. Les voix s'entremêlent, se coupent, s'interrompent, s'insurgent. Une parole collective qui ne se laisse pas dompter, qui entraîne le public jusqu'au vertige, jusqu'à l'horreur indicible.

DU GRAND ART D'ÉQUILIBRISTE

La mise en scène se heurte ici à un défi de taille. Si le livre de Svetlana Alexievitch esquisse une mémoire collective, il se compose d'une mosaïque de monologues, juxtaposés, indépendants, sans intrigue ni fil narratif unifiés. Plutôt que de suivre une trajectoire individuelle, Julie Deliquet

fait le pari audacieux de la fragmentation. Elle choisit d'aborder l'œuvre par thématiques - la haine, l'endoctrinement, le sexe, l'amour, les violences sexistes, les règles, l'après... - pour en extraire une matière kaléidoscopique, en perpétuel mouvement, vibrante de vie. Chaque actrice reçoit des fragments de témoignages - « des morceaux de corps dévitalisés », comme le souligne Julie Deliquet. Jusqu'aux répétitions, aucune ne sait ce que traversent les autres. Ce n'est que sur le plateau que les récits commencent à résonner, à s'incarner, à former peu à peu un chœur. Sans jamais céder à une forme figée, la metteuse en scène préserve cette dynamique organique jusqu'à la création. Chaque soir, les actrices reconstituent la partition à partir de centaines de fragments, selon le flux de la parole, les silences, les élans ou les questions de Svetlana.

Les mots prennent alors vie dans l'instant, non dans la mémoire. Car ces femmes se sont tuées trop longtemps. Elles n'ont pas construit un souvenir, elles n'ont pas entretenu une mémoire. Celle-ci reste à inventer. En tant que catalyseur, Svetlana les aide à les raviver, à les accoucher, parfois dans le rire, souvent dans une honte trop longtemps portée, et généralement dans la douleur.

DE CHAIR ET DE SANG

Ce n'est pas la fiction qui donne chair à la scène, mais l'exposition, le risque, le tremblement. La parole ici n'est ni statufiée ni « muséographiée ». Elle n'est pas là pour réparer ou consoler, mais pour être vivante, vitale. Et c'est de cette matière en perpétuel mouvement que déborde la scène, à mesure que les femmes se lèvent, marchent, se frôlent, se répondent. Les corps s'animent, les émotions montent, débordent. Elles revivent la guerre. La peur, les corps mutilés, les combats, la faim, la sexualité, les règles qu'on tait, les vêtements trop grands, inadaptés à leur genre. On entend, « Quatre ans sans femme, ce n'est pas possible... il faut comprendre un homme. » Et l'on comprend le sexisme, la violence, l'endoctrinement patriarcal, l'incompréhensible. Le spectacle, certainement l'un des plus puissants de la metteuse en scène, traverse les strates du silence. Ces femmes ont été près d'un million à prendre les armes. Tireuses d'élite, sapeuses, médecins, brancardières... Elles ont tué, elles ont survécu, elles ont été torturées. Et après ? Rien. Le silence. Le rejet. L'humiliation. « Salope », « pute », voilà ce qu'on leur jette au visage en rentrant. Impossible d'avoir des enfants ? C'est bien fait. Avoir donné la mort ? Impardonnable. Même pour sauver sa vie.

VERTIGINEUSE PERFORMANCE

Ce que Julie Deliquet donne à entendre, c'est une mémoire brute, en train de se dire. Une mémoire sans mythe. Un théâtre de la fragilité, du présent. Et grâce à une direction d'actrices sensible et minutieuse, elle transforme ces éclats en une parole chorale, libre, indomptable. Œuvre nécessaire, qui fait écho aux guerres d'aujourd'hui, *La guerre n'a pas un visage de femme* rebat les cartes du sexisme ordinaire. Considérées par les hommes comme de la chair à canon ou des armes de guerre, les combattantes d'hier, d'aujourd'hui et de demain apparaissent ici en pleine lumière. Tout simplement bouleversant de vérité !

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

La guerre n'a pas un visage de femme, de Svetlana Alexievitch par Julie Deliquet au Printemps des Comédiens

Publié le 31 mai 2025



©Christophe Raynaud de Lage

À partir des témoignages de femmes soviétiques ayant fait la Seconde Guerre mondiale, que Svetlana Alexievitch (Prix Nobel de littérature 2015) a récoltés individuellement, Julie Deliquet propose une forme théâtrale dialoguée, qui met en jeu une situation fictive, celle où les témoins seraient réunies dans la même pièce, et prendraient la parole côte à côte, complétant leur récit, se répondant l'une l'autre, dans une discussion aux allures chorales. Neuf femmes sur le plateau témoignent de leur expérience de femmes engagées dans l'Armée rouge lors de la Seconde Guerre mondiale. Brancardières, infirmières, pilotes, tireuses d'élite...

Ce devait être un Comment Dire..? en collaboration avec les étudiant.e.s en CPES du Conservatoire de Montpellier - Cité des Arts. Nous avons prévu un temps d'échange et de discussion, nous avons prévu un podcast, certain.e.s d'entre nous avaient prévu de voir, dans la foulée, un autre spectacle de la programmation du festival, mais rien de tout cela n'a eu lieu. L'enregistreur est resté éteint à la fin de la pièce, les bouches sont restées closes un petit moment, certains regards se sont embués de larmes et nous avons applaudi à tout rompre. Puis nous sommes sortis du théâtre Jean-Claude Carrière et avons déversé nos corps dans le parc du domaine d'O. Quelques phrases, à peine, nous échappaient, « c'était fort », « c'était d'une rare intelligence » ... Nous avons besoin de faire un peu silence, de laisser se déposer en nous ce que nous avons entendu, « parler maintenant serait presque impudique », dira l'un des étudiants. Mais nous savions que nous venions de rencontrer un geste nécessaire.

Avant d'aller boire un verre, nous sommes allé.e.s à la librairie et avons acheté le texte de Svetlana Alexievitch, *La guerre n'a pas un visage de femme* - non pas que la guerre ne soit faite par aucune femme, mais que toutes les femmes qui ont combattu aient été effacées de la mémoire des guerres : des souffrances comme des victoires.

Basée sur un récit documentaire dans lequel Svetlana Alexievitch relate les rencontres qu'elle a eu avec les femmes qui ont combattu dans l'Armée rouge lors de la Seconde Guerre mondiale, la pièce construit un échange où s'entremêlent la parole de l'autrice, les questions qui ont animé sa recherche, et les nombreux témoignages qu'elle a récoltés.

Le texte, et la pièce, commencent par cet aveu de l'autrice : « *J'écris un livre sur la guerre... Moi qui n'ai jamais aimé les livres sur la guerre* ». Dans les paroles qu'elle va récolter, patiemment, aucun détail n'est anodin, rien ne passe au second plan, rien ne se range ou ne se classe selon un quelconque ordre d'importance ou une hiérarchie des critères de pertinence.

L'ANGLE MORT DE L'HISTOIRE

Dans la salle, la lumière est longtemps restée allumée, et les comédiennes, face public, avaient entamé leur texte en notre direction, comme pour nous rappeler que « ceci est une fiction », certes, puisque les paroles prononcées n'appartiennent pas aux comédiennes qui les prononcent, mais, aussi, que ces mots relèvent du témoignage et qu'à ce titre, ils appartiennent intimement au réel, nous rendant à notre tour, témoin de cette expérience de parole. Assise dans l'image en posture d'écoute, le personnage de Svetlana Alexievitch ponctuent la pièce par les questions qui la taraudent, accompagnant le mouvement des questions qui germaient, au même moment, dans nos esprits de spectateurices. Nous avons rencontré ces femmes, et nous avons rencontré leur guerre.

Quelques chiffres donnés par l'autrice, au début de la pièce, ponctuent l'étonnement que nous partageons avec les femmes qui témoignent : les premières traces de femmes guerrières remontent à l'antiquité. Dans la culture occidentale, on en répertorie, dès le I^e siècle avant J.-C., dans les rangs des armées grecques de Sparte ou d'Athènes. Il y a eu presque 1 million de femmes engagées dans l'Armée rouge pendant la Seconde Guerre mondiale. Pourquoi une telle invisibilisation des femmes alors qu'elles ont fait, en s'engageant, un véritable sacrifice ? Certaines ont laissé leurs enfants à leur mère, à leur sœur, à leur belle-sœur, pour pouvoir se battre sur le front. Aujourd'hui, elles sont retournées dans leur ville ou leur village, dans leur foyer, elles exercent ou non un métier, et s'étonnent parfois, dans leur témoignage, de ce qu'elles ont vécu : « *on dirait que ce n'est pas ma vie, que ce n'est pas moi* ».

Assises en ligne à l'avant-scène, face au public, les premiers témoignages se font presque timidement. La parole se cherche un peu : elle cherche l'éthos du témoin, le mot juste, la tournure adéquate, avant de se mettre, au fur et à mesure cette quête, à rebondir sur celle des autres, à exister en co-existant. Ces femmes se sont tu pendant si longtemps que la parole semble chercher non pas un souvenir enfoui, car la guerre est toujours là, mais le mot pour la décrire, et avec elle le sentiment, niché quelque part, qui permettrait d'en traduire l'expérience. « *Comment faire comprendre ça ?* » ponctue à plusieurs reprises plusieurs récits. La salle est éclairée, on pourrait presque croire que ce sont les services qui sont allumés au plateau : il n'y a pas de spectacle.

LE DÉBUT DE LA GUERRE ET DE LA PAROLE

Tout commence comme un mouvement, un corps qui se dresse : le premier nazi vu sur nos terres, le premier bombardement, ou la première annonce entendue. La guerre ne s'est pas invitée de la même façon dans la vie de chacune de ces femmes, mais toutes ont senti un appel, une évidence, à moins que la propagande ait un peu guidé les choix : premier débat. Leur regard nous quitte, elles commencent à se tourner les unes vers les autres. La ligne dramaturgique de l'adresse, allant du public vers le dialogue, procède par "dés-isolement" progressif des femmes vétéranes, tandis que la parenté de leur témoignage souligne la souffrance commune qu'elles ont vécue, l'injustice commune qu'elles ont subie, nous autorisant à parler d'une condition spécifique de la femme vétérane.

La parole se déploie dans une scénographie qui relèverait du croquis, ou de l'ébauche, avec sa zone centrale parfaitement réaliste. La taille en biseau des panneaux qui séparent les pièces, le vide qui entoure la maison comme le blanc d'une page, comme une ébauche de tableau présenté sans cadre, confère à l'image un statut qui relève plus de la convocation que de la représentation.

Les mots se mettent à rebondir, les uns sur les autres. Le dialogue s'intensifie, entre elles. Les auto-censures tombent. Dès lors, les paroles se chevauchent, un peu, dans un besoin pressant de dire, mais sans jamais briser l'écoute que chaque femme se porte entre elles. La salle plonge progressivement dans le noir tandis que les femmes s'enfoncent lentement dans la pièce centrale de cet appartement communautaire dans lequel elles cohabitent, en tant que vétéranes. Leurs désaccords ne forment pas de conflits, leur accord ne fait pas consensus, mais le mouvement de leur débat fait entendre le chemin de la parole, dans le corps, et le mot qui n'est jamais à la hauteur. Car à ces témoignages de papier, réels, documentaires, Svetlana Alexievitch écrit qu'il manque la voix, le corps, le tremblement, le sanglot, le chuchotement et surtout le cri. Avec ses choix dramaturgiques et de mise en scène, Julie Deliquet prête chair à ces mots. Retrouver le chemin de la parole incarnée c'est, pour nous, en mesurer les effets. Il y a le contenu, bien sûr, mais il y a l'épaisseur du temps que l'on mesure, passé à être condamnées au silence ; l'épaisseur du temps qui sédimente le mot, et la chose ; l'épaisseur du temps qui érode le sentiment sous son poids. Et c'est le tremblement, sismique, de l'acte de parole en train d'émerger, qui fait profondeur de sens, corps, émotion, événement théâtral.

Assise dans la salle, je me dis « *il n'y a que le théâtre qui pourra encore donner aux témoignages la force de la présence lorsque les témoins seront toutes mortes. Il n'y a qu'au théâtre que la convocation a la double puissance du réel convoqué, et de l'acte même de convocation.* » La parole qui se déploie devant nous, pendant 2h30, n'est pas représentation mais re-création de l'expérience de la guerre : le cycle menstruel et son idéologie de honte, la violence des hommes, le regard des femmes, la haine des nazis, la torture, la solidarité, la première fois que l'on tue, l'acte d'amputation, les engelures, les chaussures trop grandes faites à la pointure des hommes, la couleur blanche de la chair humaine fraîchement tranchée, les habits trop lourds, les cheveux coupés. « Ce qu'il faut que tu saches, c'est que le corps des femmes est un enjeu de guerre, c'est elles, que l'on photographie, nues, après la torture, pas eux ».

LE RETOUR AU SILENCE

Au détour des témoignages, une chanson faite d'amour, de désir et de nuit affleure : как я люблю, как я хочу, ночью. On évoque la poésie, la musique, et on tourne autour du pot de la nécessité anthropologique de l'art qui maintient encore dans le monde humain. Néanmoins, force est de constater qu'aucune prouesse littéraire ne peut avoir la force et le poids du témoignage. On parle d'art, de sang, de blessures, de mort. Le mot est la trace d'une violence qui a réellement eu lieu. On parle aussi de honte, de se trouver laide, et du sang des règles qui coulent le long des cuisses en plein champ de bataille. Ne pas mourir, et se demander dans quel état on va rentrer.

Et puis il arrive, le retour à la vie civile, le retour à la paix, avec cette évidence qui l'accompagne : un homme amputé, héros de guerre, trouvera toujours une épouse-infirmière pour s'occuper de lui, mais le contraire, on le sait, n'est pas vrai... « *Qui voudrait d'une femme comme nous ?* ». Alors il y a la solitude, sociale, et il y a l'union soviétique de Staline. « On savait que la fin de la guerre marquait le début d'un nouveau combat. On avait autant peur de la mort que de la vie ».

Il y a les hommes pendant la guerre et les hommes après la guerre, « *ceux qui nous appelaient « ma sœur » lorsqu'on était au front, et qui nous ont laissé nous faire insulter une fois la guerre terminée* », car une femme soldat, c'est une image sexuée de cabaret militaire, c'est le soupçon sexué qui accompagne toujours la présence de femmes dans les milieux d'hommes. L'horreur de la guerre, qu'on prête aux vétérans d'avoir vécue, devient soupçon de luxure et de fornication, qui se portent sur les femmes soldates. Le retour marque alors la double peine : « *les femmes nous insultaient : qu'avais-tu besoin d'aller au front ? c'était pour coucher avec des soldats ? pour coucher avec nos maris ? Tu as abandonné ton enfant, tu es une mauvaise mère, une mauvaise femme* ». L'accueil des soldates n'a pas été celui que l'on réserve normalement aux héros, comme si le mot "héros" n'avait pas d'équivalent féminin. « *Nous avons vécu la guerre et il fallait que nous entendions ça ?* » Elles avaient quitté le monde des femmes pour un monde d'hommes qui ne leur laisserait aucune place, et leur visage, leur nom a naturellement été gommé de nos images socialement construites de ce qu'est la guerre, car la guerre n'a pas un visage de femme.

À la fin de la pièce, lors de notre arrivée près du bar, la comédienne Évelyne Didi venait de quitter la scène et buvait un verre devant nous. Elle s'est retournée et s'est adressée aux étudiant·e·s « *vous êtes en prépa ? J'adore échanger avec les prépa, car elles me rappellent ce premier mouvement qui m'a conduit à faire du théâtre* » Aucune question posée sur le travail de la pièce n'a obtenu de réponse technique, Évelyne Didi a toujours répondu à l'endroit de la nécessité : le geste nécessaire, le souffle nécessaire, la parole nécessaire, l'écoute nécessaire et la nécessité du théâtre. « *Pièce nécessaire - ont répondu les étudiant·e·s - et qui nous conforte dans le choix que nous avons fait, pourtant difficile, de faire du théâtre.* »

Toutes les pendules se sont remises à l'heure lors de ce rendez-vous au Printemps des Comédien·ne·s : l'horreur de la guerre apparaît par le témoignage des femmes malheureusement neuf : première pendule. Car leur témoignage échappe à l'usure des récits ressassés en mythologies de victoires viriles. La guerre des femmes, par l'inhabitude de nos oreilles à l'entendre, fait réentendre la guerre tout court... deuxième pendule. La guerre comme état quasi-naturel du monde dominé par l'idéologie viriliste : troisième pendule. L'invisibilisation des femmes : quatrième pendule. La souffrance des femmes : cinquième pendule. Et la puissance du théâtre : sixième pendule.

Alors, avec les CPES du Conservatoire de Montpellier - Cité des Arts, on n'a pas fait de podcast, mais on a partagé ce moment de théâtre ensemble, on a partagé le silence qui s'en est suivi, on a partagé un verre, et on a partagé quelques discussions, quelques émotions, et ces quelques lignes sont pour elles et eux.



**BLOG
SPÉCIALISÉ**

La guerre n'a pas un visage de femme, d'après Svetlana Alexievitch, mise en scène de Julie Deliquet, au Théâtre Gérard Philipe, de Saint-Denis

Publié le 29 septembre 2025



©Christophe Raynaud de Lage

Pendant sept ans, Svetlana Alexievitch a collationné les témoignages de femmes tankistes, snipers, démineurs, aviatrices, brancardières, infirmières, médecins, fantassins, agents de transmission, etc., qui, confrontées à la violence de l'invasion hitlérienne, s'engagèrent dans L'Armée Rouge pour défendre leur terre. La fleur au fusil, ces jeunes filles, amoureuses, drôles, révoltées, pleines d'espoir, n'hésitèrent pas une seconde : « *Nous étions si heureuses, nous avions des projets si grandioses : les études que telle ou telle allait entreprendre, la fac où on allait s'inscrire, l'avenir qui nous attendait ... maman a dit : « défendons d'abord la patrie, on verra le reste après !* ». L'auteur sillonne toute la Russie, expliquant qu'il était plus facile d'interviewer les survivantes seules plutôt qu'en groupe car elles se livraient plus.

Julie Deliquet rassemble ce qui était séparé, parie sur le collectif et met en scène Svetlana Alexievitch, en accoucheuse d'une parole chorale enfin libérée. Blanche Ripoche est cette femme-oreille, cette plume face à des combattantes de cinquante à soixante-dix ans invisibilisées à leur retour par l'état soviétique. Plus qu'un témoignage, l'écrivain, stylo à la main, construit une œuvre. On voit les récits s'ébaucher, se chevaucher, la force d'un groupe soudé grâce à l'empathie extrême d'une jeune fille de 25 ans. Valentina, Olga, Antonina, Tamara, Alexandra, Lioudmilla, Nina, Zinaïda se rencontrent, se répondent, bégaiement, se coupent la parole, s'écoutent, se taisent, bafouillent et s'approprient leurs histoires. Vissées sur leur chaise au début, elles prennent tout l'espace ensuite, des vagues de souvenirs les emportent, le front, le corps, l'amour, la mort, le retour. Elles découvrent la puissance du verbe, qui se fera littérature. « *Note bien ceci* » ou « *Ça, il ne faut pas le dire* ». Julie Deliquet, assistée de Julie André et de Florence Seyros, construit une odyssée épique sur le quotidien des femmes en temps de guerre. Aucune ne se ressemble. Certaines se sentent souillées d'avoir tué, mutilé, d'autres s'en sont accommodées et ont refait leur vie en assumant leurs actes.

Prosaïque, humble, sans fioritures, la mise en scène met l'accent sur la spontanéité des échanges dans un appartement communautaire encombré d'un capharnaüm de casseroles, passoires, matelas, valises... assez typique des années 1970. La crudité des horreurs traversées cohabite avec la poésie qui s'infiltré jusque dans les ténèbres. « *Quand je mourais de froid au point de sentir ma rate geler dans mon ventre, dit l'une d'elle [...] Quand j'étais sur le point de perdre connaissance, je demandais, Micha, déboutonne ta pelisse, réchauffe-moi. Il me réchauffait, alors ça va mieux ? [...] je n'ai plus jamais rencontré cela dans ma vie.* »

Julie Deliquet a-t-elle cherché des textes qui pouvaient correspondre à chacune de ses comédiennes qu'elle connaît bien ? On pourrait le croire tant leur présence semble évidente, tant elles prennent soin les unes des autres, investies dans d'autres vies que la leur, l'histoire oubliée de près de 800 000 femmes, incarnée parfaitement dans le rire et les larmes, avec les mots de tous les jours.

Ces combattantes avaient espéré qu'après de pareilles épreuves, l'humanité se transformerait. Il n'en a rien été. À défaut elles pensaient que leurs témoignages serviraient à quelque chose. Que nenni ! Ce spectacle bouleversant pose la question du sens de l'engagement, de la valeur d'une vie, on se dit aujourd'hui que le temps est revenu en arrière, que nous vivons une époque de seconde main quand les Ukrainiennes montent au front pour défendre leur patrie. Qui recueillera leur témoignage après ? La guerre a un visage de femme, regardez- les !

Sylvie Boursier

La Guerre n'a pas un visage de femme d'après Svetlana Alexievitch, traduction de Galia Ackerman et Paul Lequesne, version scénique de Julie André, Julie Deliquet, Florence Seyvos, mise en scène de Julie Deliquet

Publié le 29 septembre 2025



©Christophe Raynaud de Lagé

Cela se passe dans un de ces nombreux « kommunalka », ces appartements communautaires apparus juste après la Révolution de 1917. Après 45, le gouvernement décide que les citoyens vont vivre ensemble et réquisitionne de grands appartements privés ou réaménagement des appartements d'État... Les familles ont des chambres particulières où elles s'entassent mais doivent se partager cuisine, toilettes et salle de bains! Avec tous les conflits, que cette promiscuité peut engendrer. Dans ces logements sordides aux installations d'électricité et plomberie obsolètes, le linge de tous sèche sur des cordes juste sous le plafond de la cuisine... Zoé Pautet et Julie Deliquet ont conçu une impressionnante scénographie hyperréaliste avec une accumulation d'appareils ménagers, bassines, casseroles, assiettes et couverts, petits meubles de rangement, valises, vêtements entassés sur des rayonnage, lits, et des centaines d'objets, livres, valises bon marché, piano droit dans le fond, vieilles chaises dépareillées en bois et tabourets en stratifié qui font toujours le bonheur des metteurs en scène quand ils veulent évoquer les années cinquante. Du linge sèche près du plafond sur des cordes. Lumière grisâtre et tristesse garanties... Impressionnant de vérité !

Comme Svetlana Alexievitch dans son livre, une écrivaine (Blanche Ripoché) cahier et crayon à la main introduit puis conduira ce récit. D'abord sagement alignées et assises face public, Valentina, Olga, Antonina, Tamara, Alexandra, Lioudmilla, Klavdia, Nina et Zinaïda qui ne se sont jamais vues, vont apprendre à se connaître pendant ces deux heures quarante... Venues de Russie, Ukraine, Biélorussie, Russie, elles ont participé à la seconde guerre mondiale contre les nazis après le pacte germano-soviétique rompu en 41. Souvent, en première ligne du front, parfois très jeune (quinze ans!), ce million - au moins - de brancardières, infirmières, médecins, agents de renseignements, pilotes d'avion, tireuses d'élite, vivait dans les pires conditions d'hygiène, surtout quand elles avaient leurs règles. Comme les hommes, elles ont connu la guerre de près et la mort, mais n'y ont pas toutes échappé.

Ces neuf femmes d'âge et condition sociale différente racontent ici l'enfer au quotidien qu'elles ont subi, avec une solidarité exemplaire: relations parfois difficiles avec leurs camarades masculins, allongés sur des lits d'hôpital et des images insupportables : nombreuses amputations de soldats, corps déchiquetés par des mines, enfants confrontés à l'horreur comme ce petit garçon auprès du corps de sa mère qui a été tuée, purges de 37 dans l'armée, envoi au goulag pour les contestataires, haine de leur belle-famille, une fois la paix revenue qui les regardait comme des putes à soldats... Bref, rien ne leur sera épargné, même pas absence d'une quelconque reconnaissance officielle ! Comme dit le titre : *La guerre n'a pas un visage de femme*... Écrit par Svetlana Alexievitch en 85, soit quarante ans après la fin de la deuxième guerre mondiale, ce premier livre d'elle rassemble les témoignages de ce million de femmes qui, à la cinquantaine, ont eu envie de dire ce qu'elles avaient vécu loin, bien loin des textes officiels.

Cette adaptation regroupe des monologues qui se croisent, rebondissent ou sont interrompus par une de ces femmes qui a subi une même expérience et qui l'approuve ou la conteste. Une voix individuelle et collective où il n'y a aucun vedettariat. Seul point commun, elles veulent toutes dire combien elles ont été marquées dans leur corps et leur esprit par ces années de guerre. Un récit d'une grande richesse, tant leurs expériences sur le front ont été diverses.

Et il y a une bande d'actrices toutes excellentes et crédibles : Julie André, Astrid Bayiha, Marina Keltchewsky, Odja Llorca, Marie Payen, Amandine Pudlo, Agnès Ramy, Blanche Ripoché, Hélène Viviers, et la grande Evelyne Didi, absolument exceptionnelle et souvent bouleversante. Et quand l'une d'elle parle, toutes les autres sont très attentives, ce qui n'est pas si fréquent dans une distribution... Et il y a des moments où l'émotion gagne le public de Saint-Denis souvent jeune qui doit pourtant avoir une connaissance très approximative de l'histoire de la seconde guerre mondiale vécue par leurs grand-parents alors enfants. Miracle du théâtre... Julie Deliquet les dirige bien et il n'y a aucun temps mort.. Et les costumes : remarquables robes, chaussures, pantalons de Julie Scobeltzine sont d'une tristesse absolue, gris, jaunes pâle ou maronnasses comme on en voyait encore en Russie ou en Pologne il y a une vingtaine d'années, sont en parfaite harmonie avec l'absence de couleurs vives de cette cuisine collective où elle sont, pour un temps, réunies. L'esprit du texte de Svetlana Alexievitch est parfaitement respecté et les actrices semblent avoir vraiment connu une triste période de l'humanité, il y a maintenant plus de quatre-vingt ans: de toutes ces combattantes au courage exemplaire qui ont témoigné pour Svetlana Alexievitch, très peu doivent être encore en vie... En filigrane, bien sûr, les bégaiements de l'Histoire et on pense à toutes ces femmes, jeunes ou moins en Ukraine comme à Gaza qui souffrent au quotidien, victimes d'opérations initiées par des hommes et qui, malgré toutes les horreurs de la guerre, continuent à lutter pour leur pays. C'est un bon spectacle, souvent statique, au moins du début, et surtout trop long qui aurait mérité des coupes et parfois un peu d'air... Julie Deliquet aime faire dans la longueur mais une fois de plus, elle maîtrise mieux l'espace, que le temps et la dernière partie manque de rythme... Il y a sans doute un glissement vers une sorte de dialogue mais cela ne fonctionne pas et tourne souvent au brouhaha, voire aux criailleries. Et c'est dommage... Pourtant, et heureusement, ces monologues croisés sans pause ni entracte, ont été suivis dans un silence complet et ont très applaudis par le public, surtout par les nombreux jeunes, ce samedi après-midi. Ce qui est rare au théâtre actuellement.

Philippe du Vignal

La guerre n'a pas un visage de femme, le théâtre des maux

Publié le 2 juin 2025



©Christophe Raynaud de Lagé

Dans le cadre du Printemps des Comédiens à Montpellier, la Cité européenne du Théâtre - Domaine d'O accueillait la dernière création de Julie Deliquet, *La guerre n'a pas un visage de femme*. À partir du livre de Svetlana Alexievitch, la directrice du Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis signe une pièce intense avec une distribution saisissante.

Le théâtre est à nu. Tout ce qui en dissimulait les coulisses a disparu, ne restent que les murs, bruts et baignés de lumière, tandis que le public s'installe. Face à lui, neuf femmes prennent bientôt place l'une après l'autre, dans une frontalité qui travaille déjà, avant les mots, à un rapport fort du plateau à la salle. Réunies dans le décor chargé d'un appartement communautaire des années 70, chacune d'entre elles a accepté de témoigner d'une guerre dont le récit a toujours été réservé aux hommes. En adaptant le texte de l'écrivaine et journaliste Svetlana Alexievitch, Julie Deliquet fait de *La guerre n'a pas un visage de femme* un moment fort de théâtre, porté par des comédiennes puissantes prises dans l'expérience du direct.

En effet, dans la poursuite de sa recherche documentaire autour de l'humain, la metteuse en scène imagine un dispositif qui place le théâtre à la frontière entre la fiction et le réel. Confiant à ses interprètes des corpus de fragments piochés çà et là, destinés à recomposer une histoire personnelle pour chacune, Julie Deliquet ne se contente pas d'adapter un texte initialement constitué de longs témoignages à une voix. À partir des répliques qui leur ont été attribuées, ces neuf personnalités qui ne se connaissent pas vont rapidement se retrouver liées par une histoire commune, celle des femmes soviétiques qui ont rejoint le front lors de la Seconde Guerre mondiale. Face à elles, calepin et stylo en main, le personnage de Svetlana Alexievitch mène alors un entretien polyphonique à travers lequel se dessine bien plus que le portrait d'une guerre mondiale.

D'une confiance à l'autre, *La guerre n'a pas un visage de femme* creuse de plus en plus loin dans le vécu de ces soldates improvisées. Et pour cause, poussées au silence et considérées comme impures à leur retour du front, on leur a appris à s'effacer pour laisser aux hommes les honneurs de la victoire. Il suffisait pourtant de leur prêter une oreille et de les convaincre que leur histoire valait au moins autant d'attention, rôle tenu avec détermination par la journaliste biélorusse. Se révèlent alors de profonds traumatismes gardés secrets parce qu'illégitimes aux

yeux de la mère patrie. Et c'est dans leur mise en commun, où la mémoire des unes s'alimente de celle des autres, que Julie Deliquet souligne toute la force de ce texte.

Dans son approche du plateau, la metteuse en scène opère par détails en faisant jouer le naturalisme de ses actrices avec la distance qu'impose son décor ostensiblement planté sur une scène de théâtre. À vrai dire, c'est précisément parce que cette impressionnante scénographie - qu'elle cosigne avec Zoé Pautet - nous rappelle sans cesse le principe de représentation, que Julie Deliquet s'autorise à pousser les curseurs du réalisme, dans l'interprétation comme dans la grande délicatesse des lumières de Vyara Stefanova. C'est avec la même habileté que les témoignages, d'abord destinés au public comme récit, semblent peu à peu bâtir une sororité à partir des douleurs et des joies de cette expérience commune.

Par son dispositif scénique autant que par son adaptation et son interprétation, *La guerre n'a pas un visage de femme* est une pièce d'une rare puissance. Par-delà la violence des tranchées, c'est une autre histoire de la guerre que transmet Julie Deliquet avec le texte de Svetlana Alexievitch. À partir de ce matériau, la metteuse en scène fait éclater un théâtre de la parole qui trouve sa profondeur dans la libération soudaine de non-dits qui en disent long sur nos sociétés. Car malgré les années qui nous séparent de ces récits, difficile d'occulter ceux qui s'écrivent au même moment et dont on n'imagine probablement pas la violence.

Peter Avondo

Les femmes telles des armes encore dans toutes les guerres.

Publié le 31 mai 2025



©Christophe Raynaud de Lage

Svetlana Alexievitch reçoit, première femme de langue russe, le Prix Nobel de littérature en 2015 pour « son œuvre polyphonique, mémorial de la souffrance et du courage à notre époque ». Entre témoignages, réflexion politique et existentielle sur les temps passés et présents, l'œuvre dénonce la violence d'État, s'insurge contre la guerre en Ukraine et la brutalité russe.

Née après la Victoire, en 1948, l'auteure biélorusse aux origines ukrainiennes, n'a pas connu la guerre. Son écriture intime ne s'en attache pas moins aux générations qui ont essuyé le conflit *In Vivo*, marquées par la tragédie – et aux suivantes pour lesquelles ces récits de guerre sont encore leur histoire.

Courage et actes de bravoure sont méprisés, non reconnus, passés à la trappe : ces femmes sont les grandes oubliées du discours officiel masculin. Elle devaient reprendre une vie civile en donnant naissance à des enfants !Après un mutisme imposé, leur parole brise quarante années de silence collectif. Svetlana Alexievitch revient à ce texte en 2003, censuré en 1985, et rétablit ce qui a été supprimé par les autorités, et aussi par elle-même.

Pour Julie Deliquet, directrice du TGP, CDN de Saint-Denis, conceptrice scénique de *La guerre n'a pas un visage de femme* et artiste impliquée – recherches, documentation historique et rencontre avec le Prix Nobel –, l'auteure porte un regard autre sur la Seconde Guerre mondiale, via tous les témoignages féminins sur les non-dits de l'Histoire, contre la barbarie nazie.

Loin du mythe et de ses poncifs, les locutrices évoquent la guerre qu'on leur a confisquée – un devoir de mémoire pour la jeunesse actuelle et à venir sur le mal qui sourd dans une résonance réactualisée avec nos temps menacés.

Un fourbi d'appartement communautaire où les installations et les ustensiles de cuisine et de sanitaire s'accumulent à vue – valises entassées et placards et dressings de fortune – des appartements privés réquisitionnés ou des appartements d'État réaménagés dans lesquels sont entassés les foyers, selon le nombre de chambres. Les habitants partagent cuisine et sanitaires...

Le monde brut et rustre d'une théorie idéologique de papier tournant dans sa mise en pratique au cauchemar quand les êtres n'existent dans leur intimité.

Or, du pays entier - Ukraine, Sibérie, Biélorussie, Moscou...- évoquant médailles et uniformes militaires, d'anciennes camarades du front se rassemblent près des éviers, ballons d'eau chaude, cuisinières et linge pendu aux fils. Beaucoup n'assistent plus aux défilés officiels. Au printemps 1975 de la guerre froide, une jeune journaliste motivée vient recueillir leurs dires. Blanche Ripoché dans le rôle a l'élan, la spontanéité et la volonté requise.

L'enfer ne se dit pas, elles seules se comprennent. Dès l'invasion nazie en 1941, des milliers de jeunes filles soviétiques se sont engagées pour lutter contre les armées hitlériennes, lycéennes ou à peine plus âgées ; certaines trop détruites n'entameront plus d'études après la guerre. Or, elles sont infirmières, tankistes, parachutistes, pilotes de chasse, snipers, cuisinières, sapeurs déminant les terrains, médecins, fantassins, agents de transmission.

Evelyne Didi joue le rôle d'une agente de renseignement d'une brigade de partisans, ne pouvant renier ses engagements soviétiques, fidèle à la révolution, entendant les critiques, se défiant des condamnations unilatérales.

Les autres aussi ne se posaient pas tant de questions quand elles se sont engagées, croyant en un monde nouveau contre la menace allemande nazie. Puis, tout s'est troublé, mêlé, confondu, et le Bien et le Mal se sont perdus. N'est restée que la Haine, solide, tangible, contre l'agresseur, et un retour impossible, à la vie normale, quand on a soi-même tué... un proche, un ami.

Certaines défendent leur choix de faire la guerre, envers et contre tout, leur enfant en bas-âge confié à une belle-soeur ou une aïeule, oubliant, autant que faire se peut, les tortures subies, les massacres auxquels on a assisté et auxquels on a participé. L'une, médecin, ne peut plus supporter la lumière d'un cliché photographique, le corps marqué à vie par le supplice électrique.

Certaines crient bien fort que c'est à la guerre qu'elles ont trouvé leur mari et père de leurs enfants, quand d'autres découvrent les réflexes machistes masculins qui se saisissent d'elles comme objets d'assouvissement sexuel, les violeurs les désignant, la vie civile revenue, comme « putes à soldats ». Les femmes restent indubitablement de par le monde des armes de guerre.

Le public a la gorge serrée à l'écoute des horreurs subies ou commises que les interprètes égrainent avec pudeur, mais aussi avec la nécessité de tout dire, de ne rien taire. Julie André, Astrid Bayiha, Marina Keltchewsky, Odja Llorca, Marie Payen, Amandine Pudlo, Agnès Ramy, Hélène Viviès, hésitent, bégaiement, parlent avec les mains, s'approprient un discours qu'elles font leur, humbles, déterminées et attachantes - attention mutuelle et réciproque. Elles sourient parfois, moqueuses, au souvenir de leur jeunesse enfuie dans la tourmente.

Un récit qui chemine dialectiquement, en dépit de tout, entre bonheur de vivre et déception, allégresse juvénile et retour aux réalités quotidiennes, que ces dignes Parleuses dévoilent, solidaires, tentant se comprendre et d'expliquer.

Un puissant chœur de femmes émouvant, articulé et charpenté sur le respect de l'intégrité de la personne, de ses engagements humanistes universels.

Veronique Hotte



AUTOUR DU SPECTACLE



Julie Deliquet donne voix à d'anciennes combattantes invisibilisées

Publié le 7 octobre 2025



Écoutez la critique

Julie Deliquet adapte l'ouvrage de Svetlana Alexievitch publié en 1985, *La guerre n'a pas un visage de femme*, dans une pièce polyphonique.

La guerre est toujours racontée par les hommes. C'est en partant de ce constat que la jeune journaliste biélorusse Svetlana Alexievitch, alors âgée de 27 ans, entame en 1975 un travail d'enquête au long cours auprès d'anciennes brancardières. Elle récoltera près de 300 témoignages en sept ans.

Durant la Grande Guerre Patriotique (1941-1945), elles ont été : tireuse d'élite, brancardière, démineuse, pilote ou agente de renseignement, mais leur courage et leurs sacrifices ont été effacés après-guerre. La journaliste réunit alors ces femmes, et enregistre leurs témoignages sur magnétophone. Elles y racontent LEUR guerre.

Cet essai documentaire est publié en 1985 en ex-URSS, et en français en 2004. L'autrice accueille et met en forme des récits de ces femmes ayant combattu pendant la Seconde Guerre mondiale. L'idée était de dire que la guerre racontée par les femmes ne ressemble pas à celle des hommes. Elles y évoquent la peur, la douleur, le deuil, mais aussi la difficulté de redevenir une « femme » dans un monde d'après-guerre. Bien qu'une partie de l'ouvrage ait été censurée, le récit s'est vendu à près de deux millions d'exemplaires.

Née en 1948 en Ukraine, Svetlana Alexievitch n'a pas directement connu la guerre, mais celle-ci partie de son histoire, car l'autrice y a perdu une partie de sa famille. Après la démobilisation de son père en 1950, ils s'installent en Biélorussie. Elle travaille comme éducatrice, professeur, journaliste, puis écrivain. Elle reçoit le prix Nobel de Littérature en 2015 pour l'ensemble de son œuvre. Elle vit aujourd'hui à Berlin.

RETROUVER LA « SAUVAGERIE DE L'ORALITÉ »

C'est le début de la guerre en Ukraine qui a poussé Julie Deliquet à travailler sur le texte de Svetlana Alexievitch.

« J'ai cherché des voix de l'Histoire dans un monde ignoré. »

La metteuse en scène a travaillé avec une équipe d'adaptatrices pour sélectionner les neuf témoignages, et a imaginé un appartement communautaire et une journée d'enregistrement de ces témoignages. Une comédienne joue le rôle de Svetlana Alexievitch.

Comment écrire les voix de la guerre ? Discussion avec Svetlana Alexievitch

Publié le 6 octobre 2025



Écoutez la critique

À l'occasion de l'adaptation théâtrale de son livre *La guerre n'a pas un visage de femme* par Julie Deliquet au TGP de Saint-Denis, nous recevons Svetlana Alexievitch.

L'écrivaine biélorusse, prix Nobel de littérature, poursuit depuis quarante ans une œuvre unique faite de témoignages et de voix multiples relatant la vie et l'être en temps de guerre. Une question traverse ses livres comme nos échanges : comment écrire les voix de la guerre ? Au travers de son œuvre, Svetlana Alexievitch souhaitait montrer « *que nous, les humains, nous sommes plus grands que la guerre* » et « *au-dessus d'elle* ». Mais, dans le même temps, elle a également mis en avant le fait que « *les Russes, les Soviétiques, n'arrivent pas à sortir de cette culture de la guerre* ». Elle appartient, affirme-t-elle, « *à une génération qui pensait que la perestroïka de Gorbatchev, était quelque chose de romantique, que ça en était fini, que ça ne se reproduirait jamais, alors que notre époque actuelle nous montre que la guerre peut revenir* ». Svetlana Alexievitch se désole que chez elle, « *depuis la naissance* », les gens soient « *baignés dans cette culture* » et que l'on ne « *parle que de ça* ».

« *Toute l'histoire russe, c'est l'histoire du sang, c'est l'histoire de la mort, c'est le goulag, ce sont les guerres* » et il est pour elle, très difficile de lutter, car « *c'est un récit très imprégné dans les cerveaux* », cause d'une « *véritable mythologie* ». D'après l'écrivaine, seul l'art et la culture « *peuvent permettre de lutter contre cela* ». Pour « *inciter les gens à parler* », la Prix Nobel de Littérature est « *parfois obligée de dire ce qu'il y a de beau dans la guerre* » même si ce n'est pas le mot qui correspond. Cependant, d'un point de vue artistique, la guerre peut « *faire l'objet d'une œuvre artistique* », à condition que celle-ci « *soit tournée contre la guerre* ». « *L'art, doit être exigeant* » mais pour persuader les hommes, il faut « *décrire la guerre dans son ensemble et ne pas seulement en dénoncer les côtés horribles* ».

POUR RACONTER LA GUERRE, SVETLANA ALEXIEVITCH A CHOISI LE REGARD DES FEMMES

L'écrivaine, ne voulait plus parler de la guerre « dans les mêmes termes » qu'avant. Elle explique que « les récits des hommes de la guerre ne provoquaient plus d'émotions et d'émotions positives parmi les gens ». Il fallait donc dit-elle, « trouver une façon de provoquer cette explosion de l'intérieur » afin de montrer que la guerre « peut être moche, que ce n'est pas toujours aussi beau » que les hommes le racontent, « même s'il y a des moments, peut être, sublimes ». Il lui paraissait donc nécessaire « de montrer ce regard différent ». À cet effet, « les récits des femmes » lui ont semblé « plus intéressants, parce qu'elles étaient émotionnellement beaucoup plus riches », avaient « une autre couleur et d'autres perceptions ».

Pour sortir de ce processus, Svetlana Alexievitch considère que « beaucoup de choses dépendent de l'élite, de l'élite politique, mais aussi artistique ». Nous avons besoin, explique-t-elle « de personnes qui arrivent à se positionner au-dessus du mal » et qui manquent cruellement aujourd'hui. Elle regrette que nous entendions parfois des voix « qui essaient de nous rassurer, qui nous disent la victoire va venir bientôt, qui inspire cet espoir alors qu'inspirer autant d'espoir, c'est presque dangereux, parce que ce n'est pas vrai ». Selon l'écrivaine, « la voie vers la liberté est une voie très longue » et les années 90 l'ont bien montré. « Il y a eu beaucoup de manifestations, beaucoup de marches, on avait l'impression qu'on avait gagné, que la victoire était entre nos mains, mais finalement, on voit aujourd'hui que l'homme rouge, il est toujours là, il ne veut pas mourir, il est au Kremlin, il est à la guerre en Ukraine. »

Julie Deliquet, metteuse en scène : «*Je veux poser des questions sans chercher à apporter de réponses*»

Publié le 1 octobre 2025



Écoutez la critique

Au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis, la metteuse en scène et directrice Julie Deliquet adapte «*La guerre n'a pas un visage de femme*», le livre bouleversant de Svetlana Alexievitch, prix Nobel 2015. Elle y fait résonner les voix des femmes combattantes, entre mémoire intime et récit collectif

Avec *La guerre n'a pas un visage de femme*, Julie Deliquet adapte sur scène le livre bouleversant de Svetlana Alexievitch. À travers les témoignages de celles qui ont combattu au front, la metteuse en scène fait entendre des voix longtemps tues, révélant une mémoire intime et collective où l'héroïsme se mêle à la douleur indicible.

Après avoir adapté *Welfare*, le documentaire de Frederick Wiseman sur l'aide sociale dans le New York des années 70, Julie Deliquet s'attaque cette fois à l'œuvre d'une femme, Svetlana Alexievitch, Prix Nobel de littérature 2015. Le projet naît de plusieurs événements : les commémorations des 80 ans de la Seconde Guerre mondiale en mai 2025, la découverte, dans le manuel d'histoire de son fils de l'absence de toute mention des combattantes de Stalingrad mais aussi l'invasion de l'Ukraine par la Russie et les déclarations de Vladimir Poutine. Autant d'éléments qui ont conduit Julie Deliquet à donner voix à ces femmes, adolescentes au moment des faits, restées longtemps réduites au silence, d'abord dans l'intimité, puis dans mémoire collective.

LA GUERRE AU FÉMININ, DE LA PAGE À LA SCÈNE

Pour préparer cette adaptation, Julie Deliquet a rencontré Svetlana Alexievitch à Berlin, où l'écrivaine vit désormais en exil politique. Elles ont évoqué la genèse de l'ouvrage et la manière dont il avait été écrit. En abandonnant sa posture journalistique pour adopter une approche plus littéraire, Svetlana Alexievitch, alors dans la vingtaine, n'avait pas osé poser toutes les questions, notamment sur les violences sexistes et sexuelles subies par ces femmes. Une œuvre que l'autrice considère toujours perfectible. Après sept ans de travail, son livre paraît en 1983 : 400 pages nourries par plus d'une centaine de témoignages enregistrés sur des centaines de mètres de bandes magnétiques. «Elle m'a donné cette liberté, raconte Julie Deliquet, en me disant : «*Fais-moi dire dans ton spectacle ce que je leur demanderais aujourd'hui.*» Pourtant, pour la metteuse en scène, l'enjeu n'était pas tant de réécrire le texte que de révéler ce qui échappe à une première lecture.

Accompagnée de Florence Seyvos et Julie André, ses collaboratrices, Julie Deliquet n'a pas cherché à rivaliser avec le livre. « *Nous avons voulu, de manière fictionnelle, retrouver une forme d'oralité* » explique-t-elle. Plutôt que de reproduire les entretiens individuels d'Alexievitch, elles ont imaginé un dispositif inverse : réunir neuf personnages issus de différentes régions de l'ex-URSS, aux parcours et fonctions différents, afin de les faire dialoguer, se confronter et s'entrechoquer. Le spectacle explore ainsi la mémoire de la guerre tout en interrogeant notre regard contemporain.

LAISSER ADVENIR LA PAROLE

Au fond, Svetlana Alexievitch et Julie Deliquet partagent une même méthode. La première prenait le temps de discuter avec ces femmes jusqu'à ce que la parole se libère, sans jamais la forcer. La seconde s'inspire de cette approche dans son travail scénique : « *Je crois qu'en tant que metteuse en scène, je ne mets pas en scène à proprement parler, mais que j'accompagne un collectif artistique dans lequel je suis moi-même immergée. Quelque chose va se créer ensemble, mais je ne sais jamais quand, et ce n'est pas grave* », confie Julie Deliquet. Chaque soir, le texte se réinvente en fonction des prises de parole, variables, créant une partition authentique et mouvante, «proche du jazz» avec ses rythmes libres et imprévisibles.

LE THÉÂTRE COMME ESPACE DE RÉFLEXION

Mettre en scène *La guerre n'a pas un visage de femme*, « *c'est aussi une manière pudique d'aborder des sujets qui me dévastent et me dépassent, qu'il s'agisse du féminisme, de l'engagement des femmes en Iran, des Kurdes face à Daesh, des Colombiennes, de l'Ukraine ou encore du génocide à Gaza* », confie avec beaucoup d'émotion Julie Deliquet. Incapable, dit-elle, de traiter ces questions de front, elle choisit de les approcher par d'autres biais, espérant ainsi toucher le spectateur différemment, en fonction de son histoire, de son origine, de son vécu.

L'objectif n'est pas de susciter une émotion collective, souligne Julie Deliquet, mais d'ouvrir un espace de réflexion, poser des questions sans chercher à apporter de réponses. Nommer ces réalités, dit-elle, c'est déjà une manière de les affronter, et peut-être de les subir un peu moins.

Svetlana Alexievitch : « *Poutine instrumentalise la nostalgie d'une partie des Russes pour l'époque révolutionnaire* »

Publié le 22 septembre 2025



Revue de presse *La guerre n'a pas un visage de femme*

De son exil, l'autrice biélorusse, Prix Nobel de littérature, s'alarme de la folie impérialiste de la Russie. Alors que son premier livre, sur les femmes dans la guerre, est adapté au théâtre, elle a décidé de prolonger son oeuvre documentaire.

Il y a cinq ans, Svetlana Alexievitch était obligée de fuir son appartement de Minsk, en Biélorussie, d'abandonner famille, amis et manuscrits, pour échapper à la répression du régime d'Alexandre Loukachenko. Depuis, la lauréate du Nobel de littérature 2015 a trouvé refuge à Berlin, dans un vaste logement prêté par l'Office allemand d'échanges universitaires. Elle s'y attelle à un nouveau « roman de voix », dernier épisode de son cycle consacré aux tragédies intimes et collectives de la grande utopie soviétique et post-soviétique, à « l'histoire de l'âme russe et soviétique ». Une démarche littéraire unique en son genre, en forme de symphonie faite de centaines de témoignages sur la vie du temps de l'URSS, l'invasion de l'Afghanistan, les répercussions de la catastrophe de Tchernobyl... Elle a commencé il y a exactement quarante ans, avec *La guerre n'a pas un visage de femme*, recueil de récits d'anciennes combattantes de la « Grande Guerre patriotique » contre l'Allemagne nazie. Alors que la metteuse en scène Julie Deliquet adapte ce premier livre-documentaire au théâtre, nous avons longuement rencontré celle qui se définit comme « femme-oreille », autour d'un thé vert et d'une profusion de chocolats venus de Lituanie, de Suisse et de Biélorussie.

Pourquoi avoir choisi d'écouter des voix de femmes ?

C'était une époque où l'on discutait beaucoup de la guerre, des 40 ans de la victoire sur les Allemands, mais personne n'en parlait comme les femmes. Leurs récits étaient différents de ceux qu'on entendait en cette fin du XX^e siècle, quand nous ne voyions le monde qu'à travers les yeux des hommes. J'ai aussi été marquée par les témoignages entendus quand j'étais petite, dans le village de mon enfance. Le monde vu par les femmes est plus coloré, nuancé. Elles ont d'autres liens avec le vivant. Après tout, ce sont elles qui donnent la vie. Et elles se souviennent de tout. De la souffrance d'un homme et de celle d'un oiseau, d'un pré hier envahi de fleurs et dévasté par les bombes.

Il m'a semblé que l'horreur de la guerre, dans les récits des femmes, était encore plus terrible. Parce que les hommes éprouvent souvent une forme d'amour pour la guerre. C'était le cas pour ces générations, et ça le reste. Poutine achète les Russes, il leur donne beaucoup d'argent pour combattre. J'ai rencontré un Russe, venu voir ses enfants à Berlin, qui revenait du front. J'ai demandé : « Alors, tu es parti tuer ? – On en a parlé avec ma femme, ma fille. On a conclu que nous avons trop de dettes, qu'il fallait que j'aille à la guerre pour gagner de l'argent. » Bien sûr,

j'ai aussi rencontré des femmes qui aiment l'armée. Mais c'est toujours un moment de désespoir quand elles partent en guerre, comme aujourd'hui en Ukraine, où l'armée manque d'hommes. On n'entend pas vraiment les voix de femmes à Gaza ou en Ukraine... Je pense que nous avons évolué, un peu... Les artistes doivent rester modestes. Ne pas croire que tout se transforme d'un jour à l'autre.

Qu'est-ce qu'un bon témoignage ?

C'est une longue conversation, qui peut durer des journées entières. Je reviens plusieurs fois, je téléphone, pour comprendre ce qu'a été la vie de mon interlocuteur, dépasser la banalité, obtenir quelque chose de vrai. La personne doit entrer dans le rythme de ses souvenirs. J'enregistre tout, pour saisir les nuances, l'intériorité. Les journalistes cherchent les informations : « *Vous étiez à tel endroit, qu'avez-vous vu ?* » Ils ne demandent pas : « *Qu'as-tu ressenti en attendant l'ordre d'attaque ?* » Là, la personne vous répond : « *À l'aube, c'est terrifiant. En général, les attaques commencent à l'aube. Tu vois le monde autrement. Tu comprends que c'est peut-être la dernière fois que tu assistes à l'aube.* »

Je m'intéresse à ce que l'âme élabore, à la complexité humaine des émotions. Quand ce n'est plus du savoir, mais du mystère. Comment la beauté et la souffrance, le bien et le mal peuvent-ils coexister ? J'entre dans le jardin du mystère, là où la mort est toujours présente. Et elle met à nu l'essence des choses. Voilà pourquoi l'intelligence artificielle ne m'intéresse pas, elle ne s'occupe que d'information !

La romancière germano-roumaine Herta Müller qualifie votre travail de poésie documentaire...

Une poésie tragique... C'est terrible à dire, mais la guerre recèle de la beauté. Je l'ai vue à Kaboul : les obus volaient magnifiquement, les hommes étaient exaltés, vêtus de beaux uniformes. Je pense aussi à une scène, dans La guerre n'a pas un visage de femme, quand l'armée soviétique entre en Allemagne. Des soldates pénètrent dans une maison où les placards regorgent de robes raffinées, de lingerie délicate. Et ces malheureuses, éreintées, sales, revêtent ces sous-vêtements, pour dormir une nuit. Le lendemain matin, elles remettent leurs bottes, leurs pantalons, et elles repartent. La poésie se niche partout, jusque dans les ténèbres. Et le lecteur ne tiendrait pas si je n'enchaînais que des récits d'horreurs !

Ce qui m'importe, c'est de comprendre l'être humain, sans juger.

Dans *Les Cercueils de zinc*, sur la guerre en Afghanistan, vous écrivez : « La souffrance humaine est très artistique »...

Je me souviens d'une femme, elle sanglotait, le visage déformé par la douleur, et à un moment, la beauté de son visage m'a frappée. Est-ce cruel de remarquer que la souffrance et la beauté peuvent coexister ? J'en ressens parfois de la culpabilité. Mais, même dans l'horreur, il faut essayer de tirer quelque chose d'humain. L'homme est plus grand que la guerre.

Est-ce ce qui vous permet de tenir face à ces témoignages éprouvants ?

Je me sentais surtout à l'étroit dans le journalisme, que j'ai pratiqué une dizaine d'années. Le monde tel qu'on le lit dans les journaux est plat, banal. On ne fait qu'effleurer la couche superficielle des choses. Je voulais creuser. J'ai dû abandonner tout ce que m'avait appris le journalisme, et suivre mon intuition, sans forcément savoir où j'allais ! Et ces histoires sont aussi des rencontres. Il faut une certaine alchimie avec son interlocuteur. C'est parfois un moment d'amitié, au sens de l'écrivain italien Tonino Guerra. On lui avait demandé pourquoi il avait choisi d'épouser une femme plutôt laide. Il avait répondu : « *Vient un temps où l'important est d'avoir quelqu'un avec qui on peut écouter la pluie.* » Nous avons besoin de rencontrer des gens avec qui nous pouvons parler de l'essentiel.

Même lorsqu'il s'agit de meurtriers ?

C'est la même chose. Je me souviens du témoignage d'un homme qui avait été torturé par une femme. Il racontait que pendant qu'elle le torturait elle devenait de plus en plus belle, comme si cela la transformait, qu'elle y trouvait une forme de « créativité ». Ce qui m'importe, c'est de comprendre l'être humain, sans juger. Inventer une fiction ne m'intéresse pas.

Mais Dostoïevski reste votre auteur préféré ! Choisirait-il la fiction aujourd'hui ?

Il a trouvé tous ses thèmes dans les journaux, dans les faits divers. Et même le plus ignoble des êtres avait droit à la parole chez lui. Moi, d'un côté, j'ai voulu créer une sorte d'encyclopédie du communisme. De l'autre, j'ai surtout tenté de comprendre. Mes parents, ma grand-mère, les gens autour de moi ont vécu cette idéologie, sans toujours y réfléchir. J'ai voulu en parler. Au fond, je n'écris pas sur le communisme ; j'écris sur la vieillesse, sur le désir de rester belle, coquette, même en pleine guerre. J'écris parce que cette histoire de l'Homo sovieticus est pleine de choses humaines.

Vous arrivez encore à voir de la beauté en l'homme, malgré l'Ukraine, malgré Gaza ?

C'est toujours le même être humain. Les mêmes tueries, les mêmes larmes. Mon prochain livre a pour titre provisoire *En attendant les nouveaux barbares* – inspiré de l'un des poèmes de Constantin Cavafy, *En attendant les barbares*. Je parle avec des Biélorusses, des Ukrainiens, des Russes, de la révolution, de la guerre. Ils sont exilés à Berlin, Prague, Varsovie... Notre culture, en Russie, est une culture de l'inquiétude, de la mort, du désespoir... Je pousse les gens à s'interroger : comment avons-nous pu en arriver là ? Depuis *La Fin de l'homme rouge* [paru en 2013, ndlr], il est clair que le communisme n'est pas mort. Il reste des « hommes rouges », dont l'un siège au Kremlin et bombarde l'Ukraine. Dans les années 1990, nous étions heureux que l'empire soviétique se soit écroulé sans effusion de sang. Nous avons été naïfs. Le sang coule avec trente ans de retard, dans cette guerre terrible, en pleine Europe.

« Le temps est revenu en arrière », disiez-vous lors de la réception du prix Nobel...

Oui, deux Biélorussie coexistent aujourd'hui : l'une essaie de se libérer, l'autre repart en arrière. Même chose en Russie. Beaucoup de Russes ne veulent pas de cette guerre. Ils sont obligés d'accepter le retour de l'« homme rouge », avec Poutine qui veut reconstituer son empire soviétique. Et beaucoup le soutiennent. Hier encore, à Berlin, une écrivaine russe m'a dit : « *Tu as vu ? Une nouvelle coalition contre l'Europe et l'Amérique est en train de se former, à Pékin. Ils vont nous protéger.* » Je lui ai demandé : « *Protéger de quoi ?* » Elle m'a répondu : « *De l'Europe !* » Cette femme – elle ne paraissait pas stupide – vit ici, pourtant l'Europe ne pénètre pas en elle. Une partie des Russes éprouvent une nostalgie de l'époque révolutionnaire, que Poutine instrumentalise. D'autant plus que le capitalisme en Russie fait des ravages. Pour les gens ordinaires, la vie est plus dure encore. Avant, leurs enfants recevaient une éducation gratuite. Ils avaient droit à des voyages. Maintenant, rien. Je pense à un homme, un Tadjik, qui m'avait dit : « *Mon père a fait ses études à l'université d'État de Moscou. Ma femme et moi, on nettoie les toilettes à Moscou.* »

En Occident, cette nostalgie est plus difficile à comprendre...

Parce qu'on ne pense pas au quotidien des gens, mais à la répression, l'absence de liberté. En fait, la majorité d'entre eux s'en préoccupaient peu. Au moment de *La Fin de l'homme rouge*, je voyageais beaucoup en Russie et, un matin, je suis arrivée dans un village, près de Smolensk. L'épicerie locale n'était pas encore ouverte, des hommes attendaient pour acheter de l'alcool. Ils disaient : « *La vendeuse va ouvrir, on aura tout ce qu'il nous faut : la vodka Gorbatchev, du saucisson...* » Parler de liberté, pour eux, n'avait aucun sens. Ils citaient l'exemple d'un Russe qui avait réussi, et je leur ai demandé : « *Mais vous, pourquoi ne travaillez-vous pas ? – Ah non, on ne peut pas faire de pause, discuter, boire un verre...* »

Et vous, moitié Ukrainienne, moitié Biélorusse, qui parlez russe et appartenez à la culture russe, comment supportez-vous la période actuelle ?

Je suis heureuse d'avoir du sang ukrainien. Je suis amoureuse de l'Ukraine et de son peuple, fière de la manière dont il résiste à Poutine. On dit souvent qu'on aurait dû arrêter le fascisme dans les années 1930. Et là, c'est du fascisme. Quant à la Biélorussie, en cinq ans, un million de personnes ont quitté le pays. C'est une catastrophe humanitaire. Il y a de nombreux médecins, enseignants qui ont manifesté, se sont retrouvés en prison : on ne les laisse plus exercer leur métier, ils travaillent sur des chantiers... La vie a repris son cours, mais elle s'est dégradée. Une élite a disparu, remplacée par des gens moins doués, moins instruits.

Comment vivez-vous l'exil à Berlin ?

On me traite bien, mes problèmes matériels sont résolus. Il y a beaucoup d'exilés, la crème de la scène littéraire russe vit ici. On entend parler russe dans la rue, c'était différent il y a une dizaine d'années... Ma famille est toujours en Biélorussie. Ils m'ont rendu visite récemment, et j'ai demandé à ma petite-fille, qui a 20 ans, pourquoi elle n'étudierait pas ici. Mais elle a trouvé l'amour à Minsk ! J'ai laissé mes manuscrits dans mon appartement, et à la campagne. Oui, je voudrais vivre chez moi. Poutine n'est pas éternel. Personne ne peut arrêter la marche du temps... Tous les empires finissent par éclater. Mais combien de victimes y aura-t-il ?

Weronika Zarachowicz

Dates
 1948 - Naissance en Ukraine, d'une mère ukrainienne et d'un père biélorusse.
 1985 - *La guerre n'a pas un visage de femme* (éd. J'ai lu).
 1989 - *Les Cercueils de zinc* (éd. Actes Sud).
 1997 - *La Supplication. Tchernobyl, chronique du monde après l'apocalypse* (éd. J'ai lu).
 2000 - Premier exil, en Italie, en France, en Allemagne et en Suède.
 2013 - *La Fin de l'homme rouge* (éd. Actes Sud).
 2020 - Nouvel exil à Berlin.